

Le Libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRE COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an... 122 fr.
Six mois... 66 fr. / Trois mois... 33 fr.
Cheque postal L'entente 450-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Est-ce la fin?

C'est la question qui nous a été posée, toute la journée d'hier, par de nombreux amis épouvantés de la marche rapide du temps et de la montée lente de notre souscription.

Nous n'avons su que répondre.

Que répondre, d'ailleurs, puisque nous sommes, nous-mêmes, depuis plusieurs jours, torturés par la même angoisse ?

Est-ce la fin ?

C'en a bien l'air, en tout cas.

Encore quatre jours, plus que quatre jours pour recevoir les 7.000 francs qui nous manquent afin de faire les 10.000 francs que, par la suite, les mêmes copains devraient nous envoyer chaque mois.

L'effort à fournir est au-dessus des forces anarchistes. C'est ce que nous n'avions pas compris, c'est ce que nous comprenons tardivement aujourd'hui.

Deux mille amis — à peine un cinquième de nos lecteurs — n'ont pu prendre l'engagement de tirer de leur bourse, chaque jour, les trois sous et demi nécessaires, plus que nécessaires, indispensables à la vie du quotidien anarchiste.

Tant pis pour le quotidien anarchiste ! Tant pis aussi pour vous, lecteurs, qui n'aurez pas à vous montrer très fiers de votre œuvre : de la mort du Libertaire quotidien.

Le Libertaire redeviendra hebdomadaire dès la semaine prochaine, dès jeudi prochain.

Il paraîtra quotidiennement jusqu'au 20 mai, parce que promesse en a été formellement faite et pour vous donner jusqu'au bout, camarades, le temps de le sauver.

Un exemple à suivre

Hier, au restaurant coopératif de l'avenue de Saint-Ouen, de la Famille Nouvelle, seize employés de l'établissement, hommes et femmes, sur l'initiative de l'un d'eux, ont versé spontanément chacun cinq francs pour le Libertaire.

Si tous nos amis en faisaient autant, dans les ateliers, sur les chantiers, dans les bureaux, partout où ils travaillent et se trouvent réunis, la détresse de notre quotidien ne durerait pas longtemps.

Les travailleurs coloniaux et la politique

« Le Paria » est la « tribune du prolétariat colonial ». Cet organe mensuel a un programme d'émancipation ouvrière ; et pourtant, à la lecture, on ne se sent pas empoigné par l'idéal. Nous sommes loin des « Propos d'un Paria », du rababaisien Pierre Mualdès.

« Le Paria » semble être sous la tutelle du Parti communiste. Le numéro de mai est une réclame électorale, et de mauvais aloi. Certes, les coloniaux doivent être sur le même pied que les métropolitains. Les « droits civils et politiques » doivent être étendus aux habitants des colonies, d'une façon intégrale. Nous tenons à dire ici que, pour nous, les différences de couleurs, de races, de religions, ne comptent pas. Seulement, nous ne voyons pas l'émancipation de la même façon que les politiques.

« Le Paria » de mai débute par cet article : « Un colonial siégera à la Chambre. Le Parti communiste présente Hadj Ali », article dans lequel on trouve cette phrase : « Cette candidature est un soufflet sur la face de l'impérialisme français. »

Frères du bled, écoutez-moi. Il ne faut pas vendre l'œuf dans le... chose de la poule ; et en fait de siège à la Chambre, le camarade Ali arrive bon dernier de la liste. Il a été dédaigné par les plus conscients (qu'ils disent) des électeurs rousins. C'est vous dire que la candidature coloniale a plutôt été faite pour servir le Parti communiste que pour honorer les coloniaux.

Pour souffler l'impérialisme, il y a des moyens plus efficaces que la candidature. Il y a le syndicalisme, l'action directe. Nous sommes ici, à Paris, des milliers et des milliers d'Algériens et de Marocains. Nous travaillons dans les usines, dans les raffineries pour 1 fr. 50 et 2 francs de l'heure, et nous faisons 9, 10 et 12 heures. L'élection d'Hadj Ali n'aurait pas changé notre triste situation. Mais si nous nous syndiquons avec les autres ouvriers, si nous formons une caravane sérieuse, bien équipée, nous pourrions nous engager dans le bled des revendications, avec chances de succès. Et tous unis, tous frères avec les rousins, notre caravane atteindra sûrement l'oasis que notre idéal nous fait entrevoir au bout des luttes sociales.

Si Ali avait été élu, cela aurait fait un caïd de plus. Nous en avons connu de ces prophètes qui nous ont promis la délivrance de l'oppression. Ils sont allés trouver les impérialistes pour exposer nos revendications. Et puis, et puis... ils ont changé le burnous pour une casquette dorée.

Ali Baba l'a dit aux tribus de l'Atlas : « Le salut est en nous. Les députés et les marabouts, même animés de bonnes intentions, ne peuvent pas nous sauver. »

Hadj Ali Abd el Kader, s'il avait été à la Chambre, n'aurait pas été longtemps « un dompteur dans la cage pour frapper les fauves », parce que, dans cette cage-là, les fauves sont les plus

malins : ils mangent les dompteurs, ou les apprivoisent et les transforment en chacals. Demandez à l'émir Cachin, qui est un vieux dompteur de la cage parlementaire. Il a toujours aboyé avec les plus forts. Ah ! si vous l'aviez entendu « japper jusqu'au bout » pendant la guerre du droit !

Frères des vallées et des plateaux, ouvrons des yeux de lynx sur les pillards qui rôdent autour de nos tentes. Ne voyez-vous pas l'indécence de cette pancarte : « Seul le Parti communiste présente un candidat indigène » ? Ali est-il une rare attraction réservée à une baraque foraine ?

Frères, autre chose. Le Parti communiste n'est pas qualifié pour grouper les coloniaux. Parce qu'il a désuni tous les groupements ouvriers de rousins, parce qu'il est sous la dépendance du gouvernement russe.

Le Parti communiste a démolit le Comité d'action, le Comité d'amnistie, la Confédération, l'Association des anciens combattants, la Fédération sportive des jeunes travailleurs, des sociétés coopératives.

Le gouvernement russe est, lui aussi, impérialiste. Il est « colonial » à sa façon, surtout pour faire chanter les gouvernements bourgeois de France et d'Angleterre. Il soutient les mouvements nationalistes en Turquie, en Perse, aux Indes et ailleurs, non pas pour les prolétaires de ces pays, mais pour avoir de l'influence diplomatique. Pourquoi donc le gouvernement russe est-il impitoyable contre le Turkestan et contre la Géorgie qui veulent leur indépendance ? Pourquoi considère-t-il ces deux pays comme deux colonies qu'il veut asservir à la façon impérialiste, avec des soldats, des fusils, des canons ?

Frères du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, de la Syrie et autres pays asservis, la Révolution russe fut une grande chose. Nous l'avons saluée avec allégresse et l'avons aimée avec tendresse, parce qu'elle nous semblait aussi majestueuse que le dieu Soleil qui vient doré les pics de nos montagnes et chasser les coins d'ombre et les nuages.

Frères, le soleil ne brille plus, hélas ! les coins d'ombre et les nuages sont revenus. La Révolution russe est descendue derrière les montagnes capitales.

Frères coloniaux, de Bizerte à Casablanca, de Saint-Louis à Tananarive, de Saint-Pierre à Cayenne, ne nous enregistrons pas dans une secte politique qui ne vise que la destruction, la haine, la domination. Ne soyons pas les artisans d'une faillite révolutionnaire.

Unissons-nous librement au prolétariat français, dans les syndicats, dans les coopératives, dans les groupes de combat qui répondent à nos opinions. Travaillons avec les rousins pour faire respecter les huit heures, pour l'égalité des salaires.

Nous représentons une population coloniale de 40 millions d'habitants. Nous pouvons fournir un sérieux contingent au recrutement syndical. Venu dans la métropole pour apporter nos efforts de travail, nous devons participer à la lutte des classes. Et pour cela, éloignons-nous des sectes divisionnistes et trompeuses, agissons auprès de nos compatriotes pour renforcer l'unité ouvrière et préparer la Révolution.

EL HARRAG OULD OSMAN,
manœuvre syndiqué.

LA POLITIQUE du gouvernement travailliste

Le gouvernement travailliste, qui ne peut pas s'appuyer sur une majorité travailliste aux Communes, est néanmoins obligé de jouer son rôle démocratique devant le pays. Il cherche à maintenir la confiance chez les travailleurs et à s'attirer la sympathie, tout au moins la neutralité des classes moyennes. C'est d'ailleurs ce que fait, sous une autre forme, le gouvernement des Soviets. Il y a une quinzaine de jours, Philip Snowden, chancelier de l'Echiquier, présentait un projet de budget aux Communes, conformément au programme libre-échangiste. Ce projet comporte, à partir du 1^{er} août prochain, l'abolition des droits Mac-Kenna qui consistent en une taxe de 33 1/3 0/0 sur l'importation des automobiles, musique, horlogerie, films, etc.

Le ministre annonce ensuite les réductions de taxes suivantes : réduction de 1 penny 1/2 par livre sur le sucre ; réduction de 4 pence par livre sur le thé ; réduction de 50 0/0 des droits sur le café, le cacao et la chicorée ; réduction de 50 0/0 des droits sur les fruits secs ; abolition des droits sur les eaux minérales ; abolition de la taxe sur les bénéfices des sociétés anonymes ; abolition des taxes sur les spectacles, pour les places de 6 pence, et réductions différentes sur les places à partir de 1 shilling 3.

Avec beaucoup d'habileté, l'orateur déclare que le projet avait surtout un but d'amélioration sociale, et qu'il était possible d'avantager les classes laborieuses en tenant compte de l'équilibre économique du pays. Des économies considérables pourront être effectuées dans la suite.

Au point de vue extérieur, la Grande-Bretagne a payé les dettes contractées en Hollande, en Espagne, en Suède, en Norvège, en Suisse, en Argentine, au Japon et au Canada. La dette flottante n'est plus que de huit milliards de livres.

Sur le terrain diplomatique, le gouvernement travailliste se montre satisfait. Les délégués des Soviets sont reçus amicalement. Poincaré lui-même aurait été l'hôte de Mac Donald sans les élections « à gauche » du 11 mai. La paix internationale semble assurée pour le moment, l'horizon est moins chargé.

Contre le projet travailliste, l'ancien premier Baldwin opposa, mardi soir, aux Communes, une motion conservatrice, se basant sur des craintes de chômage.

A cela, Snowden répliqua que les décrets Mac Kenna avaient été acceptés comme un pis aller dans une époque anormale, et qu'il était sage de les supprimer.

Finalement, le projet travailliste l'emporta par 317 voix contre 252.

Nous n'avons pas à établir de parallèle entre le gouvernement travailliste et le gouvernement soviétique. Tous les deux sont des expressions de minorités. En Angleterre, les travaillistes opèrent avec la légalité bourgeoise. En Russie, c'est la dictature du parti bolcheviste, comme en Italie c'est celle du parti fasciste.

Nous sommes encore loin de notre idéal. Et si la force est l'accoucheuse des sociétés, attendons-nous pour réaliser l'union qui fait la force ?

B. B.

MISE AU POINT

A propos du Mur des Fédérés

Par inadvertance nous avons passé dans le numéro d'hier en première page, troisième colonne, un appel de l'Union des Syndicats confédérés indigne, à la fois, des anarchistes et des syndicalistes.

On pouvait voir en effet dans ce communiqué une invitation faite aux ouvriers et à nos lecteurs d'avoir à se joindre, dimanche prochain, au cortège organisé par le Parti S.F.I.O. pour rendre hommage aux victimes de la réaction versaillaise.

Les héros de la Commune n'appartiennent pas plus au Parti S.F.I.O., qu'au Parti S.P.I.C. et surtout ils n'ont rien de commun avec les Léon Blum et Paul Boncour qui vont prendre tout à l'heure le pouvoir en compagnie des radicaux.

Les révolutionnaires n'appartiennent qu'au Prolétariat et les travailleurs, les syndicalistes qui veulent les honorer n'ont besoin du concours d'aucun politicien afin de porter aux martyrs de la Commune l'assurance qu'ils se souviennent de leur sacrifice et qu'ils sont prêts à les venger.

Hélas ! le jour de cette revanche ne viendra pas sitôt, tant qu'il y aura des organisations syndicales à la remorque des partis politiques !

Barbé et Content nous écrivent

Après la reproduction dans notre quotidien des articles que Barbé et Content ont écrits au temps où la belle doctrine anarchiste les animait, nous pensions que l'affaire serait enterrée et que, reprouvés par eux-mêmes, nos révisionnistes auraient le bon goût de ne point insister.

Il paraît que Barbé et Content ne font que commencer et qu'ils n'ont pas fini de piétiner les principes dont ils prenaient tant de soin, hier encore ; du moins ils nous le disent dans une lettre pour laquelle ils demandent l'insertion.

Nous insérons. Mais auparavant, que l'on nous permette de trouver surprenant que Barbé et Content osent nous reprocher de n'avoir point signé les récents papiers qui furent consacrés à leur bizarre attitude et au bulletin de vote, eux qui si souvent se sont servis de pareil anonymat.

Ces papiers n'ont pas été signés pour cette raison : c'est que toute la rédaction les a fait siens. Mais puisque Barbé et Content semblent nous faire grief d'un anonymat sous le couvert duquel nous n'avons jamais voulu abriter notre responsabilité, nous nous accusons de les avoir écrits.

A présent nous leur passons la plume, nous réservant, bien entendu, de leur répondre demain. — LECOM.

Lorsque nous avons posé la question des élections et de l'amnistie et avons donné à ce sujet notre avis, nous pouvions, certes, nous attendre à bien des critiques, mais ce que nous ne pouvions supposer c'était de voir déformer notre pensée et faire preuve, à notre égard, d'autant de mauvaise foi qu'en a fait montre l'anonyme rédacteur du Libertaire.

Il est, en effet, permis à chacun soit de nous approuver, soit de nous critiquer aussi sévèrement que possible. Mais ce que nous pouvions demander à nos contradicteurs, c'était d'être justes dans leurs appréciations et de ne pas interpréter déloyalement notre pensée. C'est pourquoi nous croyons utile de répondre aux divers articles publiés par le Libertaire pour remettre les choses au point et permettre à ses lecteurs de se faire une saine opinion sur ce que l'on qualifie, lorsque l'on use de politesse à notre égard, de révisionnisme.

Tout d'abord sérieux le débat et précisons le but de notre campagne concernant les élections et l'amnistie.

Pourquoi avons-nous posé la question ? Parce que, jusqu' alors, tous les moyens employés ont été inopérants et que nous ne pouvions nous désintéresser du sort des prisonniers. Est-ce à dire que nous ayons préconisé le bulletin de vote comme seul moyen susceptible d'obtenir la libération des emprisonnés ? On sait bien le contraire... puisqu'on est forcé de constater que nous n'avons pas dédaigné de nous mêler à d'autres manifestations. Le bulletin de vote sur lequel on peut discuter, certes, ou plutôt la campagne électorale, était pour nous le moyen du jour, celui qui nous permettait d'appeler l'attention des foules électorales et d'obliger, dans une certaine mesure, les élus de demain à prendre publiquement position sur l'amnistie. Tel était le but de notre intervention.

Qu'on nous critique, qu'on nous accuse d'enlors aux principes... C'est le droit de chacun. Mais qu'on suspecte notre bonne foi, qu'on insinue que nous faisons le jeu du Bloc des gauches ou de tout autre Bloc politique, c'est tout simplement ridicule de la part de ceux qui nous ont connus à l'œuvre en d'autres circonstances et avec lesquels nous avons milité hier.

Mais arrivons aux faits et examinons un peu la nature des... reproches qui nous sont adressés, des arguments sous lesquels on prétend nous écraser et avec lesquels on espère nous confondre.

« Voter, dit-on, c'est cesser d'être anarchiste ! » Voir ! Si voter, lorsque inconsciemment on délègue son pouvoir est anti-anarchiste, par contre, voter pour un but déterminé ou pour donner mandat à quelqu'un sur lequel on conserve droit de contrôle, c'est la geste rationnelle et nullement anti-anarchiste. A ce titre, peu nombreux seraient les véritables anarchistes, car bien peu n'ont pas eu l'occasion dans leur existence de participer soit à un débat, soit de nommer des délégués, soit de prendre des décisions. On peut contester la moralité du droit de vote tel qu'il est pratiqué actuellement pour les élections, mais s'élever contre le principe même du vote est chose difficile et mérite d'être traitée autrement que par le dédain.

L'Amnistie que ferait le Bloc des gauches ne serait pas générale » et même, ajoute Chazoff, « si le Bloc des gauches doit accorder l'amnistie intégrale il ne faudrait pas voter. » Est-ce une raison suffisante, si les prisons contiennent encore demain des prisonniers, pour que nous n'essayions pas aujourd'hui d'obtenir certaines libérations... autant de malheureux de moins. Ceux qui ont passé par les pénitenciers et par les bagnes doivent connaître la joie que l'on éprouve à l'heure de la délivrance. Et même si par le moyen que nous préconisons nous n'avons obtenu qu'une amnistie partielle, notre geste n'aura pas été vain. Ce qui ne veut pas dire, entendons-nous bien, que nous serions satisfaits. Et puis, trêve de plaisanterie aussi douloureuse et à notre tour d'interroger : lorsque le Libertaire même campagne pour l'amnistie, espère-t-il qu'à sa voix s'ouvriront toutes grandes les portes des prisons ? Quant à Chazoff, on avouera qu'il fait bon marché de la vie des emprisonnés et semble attacher trop d'importance à des... principes — ne disons pas

des dogmes — et pas assez à des hommes qui sont de la vie souffrante.

On nous reproche aussi de n'avoir pas suffisamment fait pour les manifestations en faveur de l'amnistie et, par notre abstention, porté préjudice à cette cause.

Nous n'irons pas rechercher si tel ou tel militant anarchiste a boudé plus ou moins manifestations ou campagnes pour l'amnistie. Ce n'est d'aucune importance. Qu'il nous suffise de déclarer qu'autant que nos contradicteurs nous nous sommes dépensés en faveur des emprisonnés. Nous avons constaté un fait : l'échec de notre campagne et c'est notre droit strict d'en tirer toutes les déductions que nous offre cette expérience. Quant à avoir boudé l'U. A. (Content depuis dix-huit mois, dit-on, alors qu'il y a moins d'un an il se trouvait encore à la Santé et Barbé depuis plus longtemps), il y a certaines causes morales et tactiques sur lesquelles nous nous expliquerons si les lecteurs du Libertaire le désirent. Mais d'ores et déjà nous déclarons qu'il dépend de nous et de nous seuls de participer à l'action de tel groupement ou de telle propagande, mais cela n'a rien à voir avec la question de l'amnistie, comme le laisse sous-entendre l'anonyme rédacteur du Libertaire.

« Que Barbé et Content votent, mais qu'ils laissent tranquille la doctrine anarchiste. » Tranquillisez-vous, doctrinaires du Libertaire... Nous savons trop ce que nous devons aux idées et à la philosophie anarchistes pour que nous évitions aujourd'hui de la ravaler à la basse démagogie et aux goûts malsains du jour.

Le moyen que nous préconisons, nous l'avons dit et répété, n'est pas anarchiste et si nous voulions discuter des moyens et des méthodes employés par nous nous pourrions, à notre tour, dénoncer maintes hérésies. Mais n'oublions pas que le principe anarchiste par excellence est la libre critique, le droit d'investigation et de contrôle sur les événements, les choses et les hommes. C'est pourquoi nous essayons d'adapter nos moyens aux moments, aux situations et tâches de tirer le meilleur parti des circonstances et des expériences acquises. Attitude que chacun sait mettre en pratique pour lui-même, mais qui est condamnable, paraît-il, lorsqu'on veut s'en servir pour libérer les autres...

Quant à être mis à la porte des milieux anarchistes, comme on nous en menace, qu'il nous soit permis de rire d'une pareille outrecuidance et d'une semblable prétention. C'est d'une âme sereine que nous attendons la réunion du concile qui doit condamner nos hérésies, répudier nos thèses, nous excommunier, en attendant qu'un jour on ne brûle nos corps ou ne nous envoie au gibet. En lisant cette prose sous une plume anarchiste, on se croirait reporté à des centaines d'années en arrière. Et qu'avez-vous à reprocher aux gouvernants et aux autorités de tous poils si l'on ne peut penser différemment que vous sans qu'aussitôt l'on voit s'élever votre fureur et prononcer et jeter l'anathème ?

Que nous reproche-t-on encore ? D'avoir écrit, en d'autres temps, le contraire de ce que nous préconisons maintenant.

Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'à cette époque nous avions des illusions, que nous croyions en la possibilité d'action des masses ou des révolutionnaires. Mais ces possibilités ne s'étant pas réalisées, nous avons pensé que nous devions employer tous autres moyens, même s'ils sont d'essence réformiste ou légalitaire, car il s'agit en l'occurrence de la liberté de dizaines de milliers de malheureux qui agonisent.

Nous ne voudrions pas nous étendre plus longuement si les arguments massues contenus dans le numéro du 9 mai n'étaient d'une telle puérilité qu'ils nous obligent par cela même à plus de précisions. Nous savons parfaitement qu'un condamné à mort (nous-mêmes) accepterait qu'on se serve du bulletin de vote pour empêcher l'exécution. Quant à savoir si pour sauver son père on tuerait son petit garçon, ou si pour que la prochaine guerre soit la dernière on devrait accepter de s'y donner corps et âme, nous nous demandons quels rapports ces exemples peuvent avoir avec un bulletin de vote. Mais nous voulons réitérer l'aveu, inconsciemment échappé sans doute de la plume de l'anonyme rédacteur, l'aveu qui contient implicitement cette déclaration cruelle... que périssent ceux qui sont en prison pourvu que soient sauvegardés (quoi ?...) les sacro-saints principes !

Si c'est la votre anarchisme, nous déclarons sans ambages qu'il n'est pas le nôtre, n'a jamais été le nôtre. Donc, inutile de nous excommunier, notre interprétation des principes étant différente. Mais nous tenons à vous déclarer que nous n'avons pas fini de subir vos carcasses, notre « révisionnisme » ne faisant que commencer.

Au fond, c'est là où le bât vous blesse... parce que nous voulons rejeter l'illusionnisme dans lequel nous avons trop longtemps vécu et que nous voulons chercher une base plus rationnelle, une base de vie aux principes que vous tendez à figer dans un dogmatisme étroit et mesquin. Vous sentez en nous des adversaires qui ne se laisseront pas détourner du but qu'ils se sont fixé. Point n'est besoin de chercher ailleurs les raisons de notre attitude, attitude qui est de servir à notre façon et pour le mieux notre idéal. Que cela nous vaille votre haine ou votre excommunication, nous continuerons quand même, comme le nègre.

A. BARBÉ, CONTENT.

Le dernier coup de balai

Un dessin, reproduit par le *quotidien* d'hier, nous représente une Marianne — bien rajeunie la garce — qui, d'un dernier coup de balai renvoie à d'autres destinées son attelage Millerand-Poincaré. Est-ce là le nettoyage de l'écurie ? Si oui, il nous laisse sceptiques, voire incrédules quant aux heureux effets qui peuvent en résulter. Vider avec une telle maestria deux bourriquets fourbus pour les remplacer par des animaux de même espèce, s'appellent-ils Herriot, Painlevé ou Carcel Machin ne peut être une solution. Ce dessin a cependant pour légende : *Allons... un dernier coup de balai.*

Les écuries d'Augias s'il faut en croire les anciens, exigèrent pour les débarrasser des débris encombrants, un déploiement de force bien supérieur à celui que la « frêle et juvénile » Marianne, représentée sur le dessin du *quotidien*, est capable de fournir. A vrai dire, la pale d'azur de la caricature a plutôt l'air de s'appuyer sur le manche de son balai que d'éluder la fuite éperdue des pantins Millerand-Poincaré. C'est bien là un signe de sa faiblesse. Sa consœur, la vraie Marianne, celle qui depuis plus de cinquante ans change continuellement de niches sans réussir à trouver l'âme sœur vaut-elle mieux pour accomplir le grand œuvre que d'aucuns — les fous ! — attendent d'elle ? Nous ne le croyons pas.

La voici prenant son départ du pied gauche, tout comme on apprend à le faire dans les casernes, avec les vainqueurs du 11 Mai nantis d'un programme qui doit nous donner tout le bonheur auquel nous puissions aspirer.

Sans parler, pour l'instant, d'autre chose, nous sommes, quant à nous, persuadés que ce programme restera dans les choux, comme on dit vulgairement. Attendons plutôt que ce soit le contraire qui se réalise ou tende à se réaliser. En effet n'oublions pas, et c'est Colomer qui le répétait, soit pendant la période électorale alors qu'il cherchait à débarrasser les aveugles machines à voter, soit dernièrement, dans les colonnes de ce journal, que c'est le Bloc des Gauches qui, en 1914, détenait le pouvoir ; que c'est lui qui nous a conduits à la boucherie sanglante ; que c'est lui qui a commencé à peupler les prisons et les bagnes militaires de milliers d'hommes toujours courbés sous le fouet d'innombrables tortionnaires ; que c'est lui qui a donné les premiers ordres des fusillades qui devaient, en les assassinant, étouffer — elles n'ont pas réussi — la voix des consciences révoltées dont le seul crime fut de ne pas vouloir répandre du sang humain. N'oublions pas qu'à dix ans de distance, ce sont les mêmes hommes qui recommenceront la même besogne, Caillaux en moins, victime d'avoir échoué dans sa tentative de passage du Rubicon, mais prêt à essayer de nouveau. Ce sont les mêmes.

Il y a quelques jours, nous les entendions, dans leurs discours, crier : *Amnistie ! Amnistie !* Nous lisions sur leurs affiches : *Amnistie ! Amnistie !* Nous traduisions : *Attrape-nigauds !* Que sera, en effet, l'amnistie que nous aurons ? Tout au plus verrons-nous sortir de prison quelques condamnés politiques, tout au plus rendront-ils à la liberté quelques victimes des conseils de guerre. Les morts, hélas ! leurs morts, ces meurtriers, ces assassins ne nous les rendront pas. Et puis ?... Et puis ce sera tout : la farce sera jouée. Ils nous ont promis Cottin, ils nous ont promis Goldsky. Est-ce parce que ces deux martyrs, ces deux héros sont innocents à leurs yeux ? Mais non ! Cottin, ils nous le rendront parce que c'est la haine de Clemenceau qui les guide ; Goldsky de même. Pas autre chose. Nous, nous les voulons, ainsi que tous les autres, parce qu'ils sont innocents et surtout parce qu'ils ont eu un courage digne des vrais héros. Ils nous les rendront donc, eux et d'autres ; mais les prisons ou les bagnes n'en resteront pas moins gardant encore dans leurs flancs sinistres des milliers de pauvres victimes. Les prisons et les bagnes ne seront pas détruits. Au bout de quelque temps, à la suite d'un nouveau Draveil, d'un nouveau Villeneuve-Saint-Georges, leurs lourdes portes s'ouvriront et les noirs cachots s'empresseront d'en venir crever des êtres bons dont le seul crime aura été d'avoir voulu instaurer une ère meilleure. Hélas ! voilà ce qui sera : un recommencement de l'éternelle histoire des opprimés.

Est-ce cela que nous voulons ? Non ! Si notre joie est grande d'avoir vu tomber sous le mépris public le Bloc national cher à Poincaré, à Millerand, si nous avons vu avec un plaisir réel s'effriter

l'œuvre du sadique Clemenceau, si un Daudet s'est écroulé du plus haut de ses espérances, entraînant avec lui l'écroulement de toute tentative de réaction mussolinienne ou philippotarde, ce n'est pas suffisant pour nous, car notre nouveau maître, le Bloc des gauches appuyé ou non sur des moscouitaires qui ne valent pas mieux, n'en sera pas moins un maître, un despote, un tyran aux cent et quelques têtes ou plus, — le nombre importe peu — qui fera de nous ses esclaves et qui sera notre bourreau.

Non, quelle que soit notre joie de voir tomber des oppresseurs, ce n'est pas suffisant pour nous si d'autres les remplacent dont la couleur semble aujourd'hui plus rouge.

Ce que nous voulons : c'est le coup de balai final, le dernier coup de balai ; le vrai : celui qui nous rendra tous les prisonniers, tous les souffrants, tous les bagnards, tous ceux qui souffrent et qui, parce que tels, sont nôtres. Ce que nous voulons, c'est l'abolition des prisons, l'abolition des bagnes. Ce que nous voulons, dans l'oubli le plus complet, de tous les principes qui engendrent l'esclavage de la pensée humaine et partant de l'homme lui-même, nous voulons dire : les religions et les patries. Nous voulons, conscients d'être des hommes libres, être à nous-mêmes nos seuls maîtres. Nous voulons la liberté, toute la liberté. Nous faisons fi de celle qui sent la fiente des platitudes et qui nous est dosée par des tyrans suivant notre richesse sans tenir compte de notre labeur. C'est la pure Liberté que nous voulons.

Nous voulons tout cela parce que c'est notre droit imprescriptible. Et, si pour aboutir à nous faut reprendre l'œuvre de la Grande Révolution de 1789 cette fois avec des idées plus humaines qui ne pureront pas un patriotisme engendreur des tueries, eh bien, nous ferons un nouveau 4 août, un nouveau 18 Brumaire même, mais sans tyran ni consul, pour que triomphent nos principes libéraux, ceux-là seuls qui sont capables de nous rendre à nous-mêmes ce que nous devrions être, c'est-à-dire des hommes libres.

Qui le coup de balai final, voilà ce que nous voulons.

Géo KAINVAL.

Ne forçons pas nos talents

Jacques Doriot est détenu politique depuis de longs mois et député communiste depuis dimanche. En raison du « jeu parlementaire », le prisonnier devrait être libéré depuis lundi. Et ses geoliers manquent de correction en le conservant.

Où l'affaire devient plaisante, c'est quand le Bouillant-Couturier écrit, pas plus tard qu'hier : « Cent six mille hommes sont aux portes de Paris, qui s'impatiente. » Mais alors, qu'attendent-ils pour libérer leur représentant ? Sont-ils retenus par les formalités d'octroi ? N'oublions pas qu'à l'intérieur de Paris il y a encore 120.000 hommes qui ont voté pour les communistes et qui peuvent aussi s'impatience.

Seulement, c'est plus difficile de descendre dans la rue que de déposer une enveloppe dans une boîte. Quel enfant terrible, ce Vaillant des vaillants !

Ecole du propagandiste-anarchiste

Les élèves et amis de l'école sont informés que le dernier cours de philosophie pour la saison aura lieu samedi 17 mai, 49, rue de Bretagne ; la suite des cours reprendra en septembre.

Pour terminer la première partie de ces cours, une promenade aura lieu au château de Saint-Germain le dimanche 1er juin. Le matin, visite du musée de la pré-histoire, sous la conduite de Lacaze-Duthiers. L'après-midi, promenade dans la forêt.

Moyens de communication : chemin de fer gare Saint-Lazare (billet aller et retour : 5 fr. 50).

Les camarades désirant faire le voyage en char à bancs avec promenade dans la forêt devront se faire inscrire dès samedi, le nombre des places étant limité et payables d'avance. Prix des places, frais compris : 9 francs.

Pour les inscriptions et tout ce qui concerne l'école, s'adresser à Chéron.

P.-S. — Renée d'Axel est priée d'assister à ce cours pour s'entendre avec Chéron.

LES EXPOSITIONS

Gabriel-Belot

Gabriel Belot expose, du 9 au 31 mai, à la Maison des Maîtres Graveurs contemporains, 30 et 32, rue de Fleury, gravures, peintures, dessins, livres.

On sait le talentueux artiste qu'est Gabriel Belot. Marc Elder écrit avec raison : « Gabriel Belot, voilé d'un homme. Non pas un graveur, un peintre, un écrivain, mais un homme. Rien de plus émouvant, rien de plus grand que trouver, au delà de la poésie et de l'art, un cœur qui bat, une poitrine qui respire, une main chaude, et cette seconde vue qui dépouille les apparences et qu'on nomme l'amour. Savoir être habile, manier victorieusement une formule ou jouer de la singularité, c'est un lot commun qui suffit aux notoriétés communes. Mais posséder un tempérament assez fort pour dominer le moyen d'expression et demeurer constant, voilà l'originalité, l'apanage des meilleurs... »

Comme illustrateur, Gabriel Belot n'a pas son pareil. Il illustre Romain Rolland, a illustré les rééditions de Balzac et de Rimbaud avec une compréhension rare.

Romain Rolland a dit de lui qu'il était le « Maître-magicien-poète ». C'est une appellation qui lui restera.

Actuellement, Gabriel Belot illustre *Colas-Breugnot*.

A la Galerie Panardie

Renée Blum, Luce Borel, Odette Leprévost et Juliette d'Oyres, exposent leurs toiles à la Galerie Panardie, 13, rue Bonaparte, du 12 au 24 mai.

On pourra visiter l'exposition tous les jours (dimanche excepté) de 10 à 19 heures.

Où aller ce soir ?

Cette rubrique n'est pas une affaire de publicité. Quand bien même un directeur de théâtre nous offrirait cent millions pour y annoncer un spectacle pornographique ou les représentations d'une pièce nuisante pour l'individu, nous ne signalerions pas son établissement.

Mais nous recommandons ici, gratuitement, tous les théâtres où se jouent des œuvres dignes

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 h. 30 : Boris Godounov.

OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Werther. Cavalleria Rusticana.

GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 30 : La Fille de Mme Angot.

TRIANON-LYRIQUE. — 20 h. 30 : La Poupée.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 45 : La Nouvelle Idée, Sganarelle.

ODEON. — 20 h. 30 : La Bataille, Rose Flamberg.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 heures : Un Coup de téléphone.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 h. 30 : Six personnages en quête d'auteur.

THEATRE DES ARTS. — 21 h. : L'Echeance.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 h. : Le Chemin des Ecoles.

VIEUX-COLOMBIER. — 21 heures : Coirée Ronsard.

MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45 : Le Veau gras.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 45 : Héritage.

Cabarets artistiques

LE CARILLON. — 21 heures : Jeux où l'on tique... revue.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les chansonniers Jean Rieux, de Soulier, Remington, Surgères, Alex II, Dumont, G. Duzais, Foulou, et la divette Kady Teissier.

« Dis qu'il s'est tort... », revue.

« Chambre à louer », revue — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : Dornano, Brubach, Géo Robert, Loréal ; Mmes Jane Marsan, Line de Terbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle montmartrois-jusif, avec Jean Bastia et ses chansonniers.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel. — 21 heures : Les chansonniers Jean Rieux, de Soulier, Remington, Surgères, Alex II, Dumont, G. Duzais, Foulou, et la divette Kady Teissier.

« Dis qu'il s'est tort... », revue.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin Pecqueur). — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Dranoël et les chansonniers.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

A peine nommé et pas encore en fonctions, le Bloc des gauches a du pain sur la planche et du travail en chantier. De tous les côtés de l'horizon social, ce Bloc victorieux est pressé de faire ceci ou cela.

Les vaincus eux-mêmes, royalistes, clémencistes, poincaristes et autres aragouins le talonnent avec l'étrier de la Ruhr, la hausse du franc et le pain à 23 sous pour le 19 mai.

Les journalistes du camp des vainqueurs sonnent sans pitié l'hallali du Bloc national. De l'Ere Nouvelle à l'Humanité, en passant par le Quotidien, le Peuple, le Populaire, Paris-Soir et autres oracles incontestés, les hérauts de la plume demandent les têtes de Millerand, de Poincaré, et pour bien déloger les réacs, il leur faut en surplus l'Intérieur, la Justice, les préfectures de la Seine et de police entre les mains de leurs hommes de confiance. C'est la règle du jeu de bascule des consultations électorales.

Ce qui semble extraordinaire, c'est que les gagnants de la loterie parlementaire ne se contentent pas de nettoyer les écuries des princes déchu, ils veulent y mettre leurs courtiers. Parfaitement, ils veulent, ils le clament et le proclament du moins, tenir leurs promesses.

Radicaux, socialistes, communistes battent les records d'émulation pour « exiger » l'amnistie totale, la réintégration des cheminots, instituteurs, postiers et autres révoqués ; la reconnaissance de la Russie ; un arrangement franco-allemand et les fondations d'une paix internationale ; la suppression des décrets-lois, du double décime, etc.

En vérité, je vous le dis, nous allons entrevoir le paradis. Malgré l'effondrement de l'immémorial et légendaire Jonas et de sa suite « d'hommes nouveaux », il faut reconnaître que les temps nouveaux sont proches. Le jour de gloire est devant nous, il est dit, c'est peut-être bien la veille du grand soir tant annoncé par les prophètes de l'autre côté de la Bérésina.

Ce n'est d'ailleurs pas trop tôt. Il y a assez longtemps que, modernes Hébreux, nous attendons la traversée de la mer Rouge et les emplacements de la terre de Chanaan. Mais ne soyons pas trop pressés, ni trop gourmands, car il y a de plus nécessaires que les dissertations et les lectures. Il est généralement plus facile de présenter un programme dans l'opposition que de le réaliser quand on tient le pouvoir. Nous l'avons vu, hélas ! et nous le voyons encore en Russie, où le projet soviétique est devenu un appareil multiplicateur d'oppression par la Tcheka, la Nep, l'armée rouge, et où la dictature du prolétariat s'applique surtout contre les prolétaires qui n'admettent pas l'escamotage de la Révolution au profit d'une secte usurpatrice et insuffisante.

Nous voulons croire en la sincérité des programmes, mais nous tenons par-dessus tout à voir leur réalisation. Et c'est pour quoi nous ne devons pas attendre bêtement le bon plaisir des nouveaux maîtres. Le pouvoir ne lâche que quand le peuple arrache.

Il y a deux choses qui nous tiennent à cœur et qu'il nous faut immédiatement : l'amnistie et les réintégrations. L'amnistie pour tous ceux qui sont détenus ici et ailleurs ; le remploi obligatoire pour tous les congédiés.

Les libéraux sont considérés comme les charretiers de la guimbarde sociale. Ce sont eux qui, par leurs exemples, donnent les coups de fouet et le stimulant nécessaire pour tenir l'équipage en haleine. Compagnons, le moment est tout à fait favorable. Exigeons tout de suite l'amnistie et les réintégrations. Concentrons nos efforts sur ces deux objectifs urgents. Quand ils seront atteints, nous en découvrirons d'autres à conquérir.

INTERIM.

NOTA. — La boîte aux lettres du Libérateur est une véritable urne électorale, on y trouve de tout. Le courrier d'hier nous apporte un appel à la solidarité que nous voulons soumettre à l'appréciation des bons bouchers.

Le « Frère Sigolin-Robert, directeur de l'Eclair de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, approuvé par les papes Pie IX, Léon XIII et Pie X », nous signale :

« Par l'application de la loi du 7 juillet 1904, supprimant l'enseignement congréganiste, presque tous les établissements te-

nus en France par les Frères des écoles chrétiennes sont fermés.

« De ce fait, environ deux cents frères « âgés ou infirmes », dont cent vingt pour la seule province de Marseille, se trouvent sans ressources... »

Et le frère Sigolin fait appel à notre charité bien connue.

Sigolin s'est-il trompé d'adresse ? Veut-il nous éprouver ou se moquer de nous ? Ignore-t-il que notre caisse est plus pauvre que Job ? Sait-il que Daudet et Maurras ramassent le troisième million ? Pourquoi ne tend-il pas sa sébille aux richards de la rue de Rome ?

Est-ce bien vrai qu'il y a encore des révoqués de l'enseignement depuis vingt ans ? Si cela est, nous demandons aussi leur réintégration. Nous la voulons pour tous les révoqués, même et y compris Sémard et Monmousseau. Le dieu de Sigolin bénira le Bloc des gauches si nous avons satisfaction. Amen. — INTERIM.

« Le Jaune Camarade »

Dans l'Humanité de lundi, on pouvait lire, en seconde page, cette réclame : FAITES LIRE « LE JAUNE CAMARADE »

Et tout à côté, comme par hasard, le sommaire de la Vie Ouvrière ! Voilà qui n'est pas gentil pour le citoyen 1910 !

Verrons-nous en réponse une engueulade de Cachin dans la V. O. ?

Les paris sont ouverts.

La Vie des Lettres

Roger Pillet

Dans « Paris-Journal », René-Louis Doyon consacre une courte étude à Roger Pillet. Il l'appelle « un oublié », il a raison.

Après avoir fait ressortir tout ce qu'il y a de bon dans « Les oraisons amoureuses de Jeanne-Aurélié Griolain, Lyonnoise », René-Louis Doyon écrit :

« Quand on songe au succès ridicule qu'on fait à « La guerre madame », on se dit : Mais quelle renommée ne devrait-on pas assurer à « L'Amour pauvre », le gage que pas un des jurés du Prix de Méconnus qui ait lu Roger Pillet n'ait pensé autrement ; seulement, on a trouvé Pillet mort en 1918, trop jeune disparu et moins intéressant que les vivants bien portants et débrouillards. Mais le public lettré assigne-t-il peu à peu à « Aurélié » et à « Un pauvre amour », sa place de choix et son rang d'honneur, et peut-être un jour, verra-t-on quelque jury tenter de réparer cet oubli et de consacrer une renommée déjà solide. Il semble pourtant que sa mission devrait être contraire : imposer un nom, révéler un talent, sortir un livre de l'oubli, décoller le bon gros public, le sauver des renoms tout faits et des publicités tapageuses, des succès journalistiques, des admirations convenues et des courtoiseries intéressées. Ces jours derniers, un écolier en études littéraires : Martin du Gard ou d'ailleurs, nous apprenait que M. Paul Bourget avait inventé, instauré, créé, découvert, Stendhal. Si M. Paul Bourget a fait Stendhal, celui-ci n'a qu'à disparaître et Martin du Gard à devenir candidat de l'Académie. Combien il aurait été heureux de se consoler de cette flagornerie en lisant : le jury des Prix Méconnus nous révèle un charmant écrivain oublié : Roger Pillet. Plus de muflerie que de justice. Attendons de beaux jours. »

PETITES NOUVELLES : — Le cercle littéraire « les Gilets rouges » organise une veillée d'art ce soir, à 21 heures, au Cavaud du Rocher, 128, boulevard Saint-Germain. Roger Dénigé expliquera son roman : « Ménilmontant ».

— L'écrivain hollandais, poète socialiste de va leur Adama Van Schellema, est mort. Auteur des « Zwerfelingen » (Petites Chances de Vagabond), de « De Tooris » (la Torche) et d'un ouvrage critique : « Grandsliden der Poëzie » (Fondements de la Poésie), il vivait dans cette région de Laren-Bussum, où se sont fixés tant d'écrivains et de poètes intéressants de la Hollande, tels que Frederik Van Eeden et Henriette Roland-Holst.

Georges VIDAL

OCCASION

L'AMOUR ET LA MORT

par VIGNE D'OCTON

Un volume de 300 pages

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (X^e).

Prix : 3 fr. 50 ; franco recommandé : 4 fr. 50

Cheque postal : Marcel Jouffé 520-42

HOMMES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Roger Martin du Gard

par HENRY POULAILLE

Roger Martin du Gard a écrit quelque part : « Par l'accumulation désordonnée des faits, par la richesse spontanée des détails, créer de la vie... »

C'est une façon d'envisager l'art très personnelle et une méthode que fort peu de littérateurs seraient capables de suivre. C'est celle qu'a adoptée Roger Martin du Gard.

Devant une œuvre de l'envergure de « Jean Barois » — près de 600 pages serrées — on peut juger du cran qu'il fallait à un écrivain pour mener à bien, selon une formule pleine de difficulté un tel travail. Ce que fit Roger Martin du Gard, c'est un peu ce que rêvait André Mazerelles, le raté de « Devenir », lorsqu'il disait :

« Un livre qui serait de la vie... rien que ça... un livre qui ne serait ni composé, ni écrit, parce que dans la vie les événements ne se lient pas par des coïncidences merveilleuses. »

Ceci est très vrai. Et c'est ce à quoi ne prennent garde nos romanciers, même les meilleurs.

Cela nous ramène à la querelle de toujours : fond et forme — querelle oiseuse, que des livres comme ce « Jean Barois » autorisent à écarter. A priori, on se dira : « Un livre conçu ainsi péchera par le man-

que d'unité. » Sornettes que ces affirmations.

L'unité dans « Jean Barois », elle y est plus que dans aucun autre roman peut-être. Sa forme est variée, diverse, comme est diverse et variée la vie. La vie n'est point un poème — ah ! nom de Dieu non. Et je sens à côté de la réalisation d'un Roger Martin du Gard, la faiblesse que ne parvient pas à nous cacher un beau mouvement littéraire comme « Jean Christophe ». R. Rolland a conçu son œuvre comme un poème. Et là est l'erreur. Ses personnages apparaissent avec les arrangements qu'oblige leur situation, dans un ordre poétique préalable, donc assuré artificiellement. Chez Rolland, la vie est noyée dans des motifs quasi musicaux. Il y a trop d'abandon à la peinture des décors. Dans « Jean Barois », ce sont des documents. Non pas des documents froids et mornes — des pièces d'histoire — non, mais des documents que la vie éclaire, illumine, embrasse et ressuscite dans leur relief total.

« Jean Barois » est une œuvre solidement charpentée. Elle tient son unité de son architecture.

Roger Martin du Gard ne se trompait pas quand il disait :

« L'unité, elle m'est garantie si je fais la vie ressemblante. »

Pour cela, il la fallait savoir dégager de tout fatras inutile, l'aborder de front et oublier que l'on est littérateur.

Aborder la vie franchement, chercher à la voir telle qu'elle est et non comme elle a été écrite, et avec ça faire de la littérature.

C'est celle-là qui est la littérature vraie. Savoir bien reconnaître ses matériaux et les utiliser avec méthode et patience. On bâtit un livre, ou on le bâcle. Nous avons davantage de livres bâclés que bâtis.

On ne peut pas reprocher à Roger Martin du Gard de bâcler ses œuvres.

Un livre, c'est un peu « une série de petites pierres sèches, dures, alignées bien d'aplomb... alignées, comme pour passer un gué », selon l'esthétique que se fixait Mazerelles.

Et de pierre en pierre, ajoutait-il, on traversera scène à scène, page à page, le grand fleuve limpide de la vie.

C'est le mot juste, on a avec les livres de Roger Martin du Gard cette impression de traverser le fleuve de la vie.

Surtout avec « Jean Barois » — et là le fleuve était un torrent foudroyant.

A côté du roman lui-même, vibrant de vitalité, il faut considérer la manière dont l'auteur a réalisé des dialogues, des lettres, des comptes rendus de séances d'assises même — le procès Zola, superbement retracé, entre parenthèses — et encore des fragments de journaux intimes. Le roman fait craquer le cadre des règles. Il ne se plie pas à elles, il les nie. Et la vie s'étale, débordée, bouillonnante, et c'est justement elle, parce que libérée des entraves, qui permettra à l'unité de l'œuvre de s'affirmer totale. « On la sentira tout le long du livre comme sous l'échine on sent la chair. »

Cette œuvre ne répond peut-être pas

exactement, à la définition de l'unité, selon les règles que s'en font les coupeurs de cheveux en quatre, mais elle n'en a pas moins son unité absolue parfaite. La vie aussi n'a-t-elle pas son unité ? Que ces messieurs chicaniers essayent un peu de la guider entre des règles. « Jean Barois » est un grand livre et son auteur est de la grande lignée des Balzac, Zola, Mirbeau chez nous et de Hardy, Dostolevsky, etc., à l'étranger.

Et maints gentils romans, où fond et forme concourent à l'unité, selon la formule seront oubliés, alors que « Jean Barois » restera parce qu'œuvre de maîtrise d'abord, et comme document humain surtout.

LES THIBAUT (1)

Il n'était pas nécessaire que M. Roger Martin du Gard, pour nous prouver sa robustesse, toutes ses œuvres nous en étaient garantes — il n'était pas absolument nécessaire qu'il entreprenne une œuvre de longue haleine pour que nous fussions fixés à ce sujet. Mais, c'est avec joie que nous le voyons à une telle tâche, car nous sommes sûrs de n'être point déçus. « Les Thibault », M. Marcel Azais l'aura dit avant nous, seront en quelque sorte l'histoire naturelle d'une famille bourgeoise sous la III^e République (2).

A propos de « Jacques le Parésseux » de Millet, en constatant l'évolution du roman et en remarquant la tendance vers la simple étude analytique, nous écrivions : « Nos romanciers ne sont peut-être plus d'assez

(1). — « Les Thibault », I. Le Cahier gris ; II. Le Penitencier (N. R. F. 1922).

(2). — « Essais critiques », Janvier 1923, Marcel Azais.

robustes créateurs. » (La « Vache enragée », 7 octobre 1922.) Evidemment, nous ne voulions point dire cela d'écrivains comme Roger Martin du Gard, ou même Rolland, Gaston Chéreau et d'autres, qui n'ont point peur de s'attaquer à de grandes œuvres. Il serait même heureux de voir davantage de nos auteurs s'adonner à cet exercice, nous reconnaitrions vite s'ils ont du souffle. Nous avons applaudi au « Rabeval » de Lucien Fabre. La « Comédie humaine » de Balzac domine une époque ; les « Rougon-Macquart » en ébranlent une autre, et les « Thibault » pourraient bien être le grand livre de la nôtre. Les quatre volumes parus nous permettent déjà d'envisager cette hypothèse. Peut-être est-il prématuré de porter de tels jugements sur une œuvre, avant de connaître son ensemble, mais il est permis de beaucoup espérer d'un écrivain de la taille de celui qui déjà nous donna « Jean Barois » et « Devenir ».

Il est un véritable romancier de race. J'ai entendu quelqu'un lui faire le reproche de ne pas assez soigner son style. Pour ma part, je n'ai jamais senti de relâchement chez lui, à aucun moment. Ecriture galopée... Tant que cela ?... Sa langue est belle, nerveuse, virulente, pure... Elle est d'une grande souplesse et d'une simplicité de bon aloi en ces temps de tarabiscotage et de surgoncourtisme. Elle ne se pas la prétention, elle ne côtoie jamais la platitude. Ceux qui voient des défauts chez Roger Martin du Gard quant à son écriture sont bien difficiles. Leur reproche nous apparaît aussi injustifié que l'était l'opinion qu'avait Hugo de Stendhal. Chaque écrivain original a son style à lui, mais il peut être très personnel sans, pour cela, s'écarter de tours elliptiques ou de boursoufflures. (A suivre.)

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

On a beaucoup parlé, ces jours-ci de la mort de Sun-Yat-Sen, on a fait de nombreux articles nécrologiques, puis voici que l'on apprend brusquement que Sun-Yat-Sen se porte très bien et envoie ses félicitations à un élu du bloc des gauches.

On sait que Sun-Yat-Sen. Parti à treize ans avec sa mère pour les îles Hawaï, il commença dans un collège de Honolulu, se maria, qu'il continua au Queen's College de Hong-Kong. Il étudia la médecine, et c'est sous le nom de docteur Takano, et sous le deuxième nom chinois de docteur Sun Wen, qu'il répandit ses idées parmi ses compatriotes au Japon et dans les possessions anglaises de Hong-Kong et des Philippines.

Dès 1895, profitant des circonstances défavorables à la victoire du Japon, il organisa avec des partisans une attaque contre Canton, qui échoua misérablement. Il s'enfuit à Macao, puis à Hong-Kong, d'où il alla rejoindre son frère à Honolulu. Cinq années s'écoulèrent pendant lesquelles il ne fit pas de nouvelle tentative révolutionnaire, mais voyagea en Europe.

À la fin de 1900, la répression de l'insurrection des Boxers par les troupes européennes et la fuite de la cour de Pékin jusqu'au centre de la Chine parvinrent à révolutionner les esprits favorables à un nouveau coup de main dans le sud. Sun Yat-Sen est revenu. Après un premier succès, ses partisans sont encore battus. Sun se réfugia au Japon. En 1903, 1906, 1907, 1908 et avril 1911, nouvelles tentatives malheureuses inspirées par lui. Mais l'heure est venue où les circonstances vont lui permettre de réaliser enfin son projet révolutionnaire.

Le 9 mai 1911, l'Etat chinois, par un décret du trône, prétendit nationaliser les chemins de fer, en commençant par mettre la main sur les deux grandes voies ferrées en construction de Hankéou à Canton, et de Hankéou au Seuchouen, le long du fleuve Bleu. Comme les protestations et les pétitions ne servaient à rien, on attira les troupes dans la révolte. Le 11 novembre une mutinerie de soldats éclata à Ou-Tchang, sur le Yang-Tsé, en face de Hankéou. Le 13, Hankéou est occupée par les rebelles. L'insurrection éclata sur différents points de la vallée du Yang-Tsé et gagna Nankin et Shanghai.

C'est alors seulement que Sun Yat-Sen et ses partisans se montrèrent et placèrent le gouvernement en face d'une véritable révolution de caractère politique et qui tend au renversement du régime mandchou. Une constitution républicaine provisoire est en effet votée à Nankin le 16 décembre, et le 80, Sun, qui arrivait d'Europe par l'Amérique, est élu président provisoire de la République.

Mais le 12 février 1912, après que l'édit impérial décrétant l'abdication de la dynastie mandchoue eut été publié, Sun résigna ses pouvoirs de président provisoire, et Yuan Chi Kai fut élu président. Pékin devint, après Nankin, capitale de la République.

Ensuite Sun Yat-Sen continua sa carrière d'agitateur politique, mais n'arriva pas à s'emparer du pouvoir. Il est bien vieux aujourd'hui. Et il a perdu pour rien une intelligence vive et une rare puissance d'action.

BELGIQUE

LE TRICENTENAIRE DE LA FONDATION DE NEW-YORK

Bruxelles, 15 mai. — Le 19 mai sera célébré à Bruxelles le départ en 1624 des Wallons huguenots pour l'Amérique où ils fondèrent l'Etat de New-York. Des discours seront prononcés par M. Carton de Wiart et M. Henri Pirenne.

ALLEMAGNE

VIOLENTS INCIDENTS AU PARLEMENT DE THURINGE

Berlin, 15 mai. — Des incidents violents se sont produits hier au Parlement de Thuringe quand le député démocrate et ex-président du Landtag Fritsch déclara qu'on aurait dû protéger la République contre les menées d'associations qui organi-

sent l'assassinat politique. Les racistes et les Allemands nationaux se ruèrent en hurlant vers la tribune. Le président a dû lever la séance.

RUSSIE

MISE EN LIBERTÉ DE MEMBRES DU CLERGE

New-York, 15 mai. — On mande de Moscou à la « Chicago Tribune » : Les archevêques Nikander et Arsenin ainsi qu'un autre prêtre ont été remis en liberté. Ce sont des amis intimes du Patriarche Tikhon. — (Radio.)

TURQUIE

ARRESTATION D'UN COMMUNISTE

Constantinople, 15 mai. — La police a arrêté un général russe du nom de Tannenbergh, organisateur de propagande communiste pour laquelle il recevait des fonds de Moscou. Il sera expulsé avec ses collaborateurs. — (Radio.)

ANGLETERRE

LA FIN DU CONFLIT MINIER

Londres, 15 mai. — Les négociations engagées il y a plusieurs semaines entre les délégués des propriétaires de mines et les représentants des ouvriers mineurs viennent de se terminer d'une façon satisfaisante et on peut dire que la crise charbonnière est virtuellement terminée. Les délégués ouvriers ont accepté que le pourcentage général minimum des salaires soit augmenté de 30 à 33 1/3 0/0.

La Fédération des mineurs a recommandé aux délégués qui assistaient à la conférence plénière, convoquée pour le 29 mai, à Londres, de ratifier les termes de l'accord intervenu aujourd'hui. — (Radio.)

ÉTATS-UNIS

PETITE CAUSE, GROS EFFETS

New-York, 15 mai. — A la suite d'une querelle survenue dans une usine de Chicago à propos d'une fenêtre ouverte, John Garner tua à coups de revolver R. Wilcox et Hermann Krause et se suicida ensuite.

A TRAVERS LE PAYS

TUE PAR UN EXPRESS

Dax, 15 mai. — Au passage à niveau de Cabanne, André Bellegarde, 72 ans, qui était sourd, a été surpris par un express. Projeté sur la voie, il a été tué net.

UN PILOTE TUÉ DANS UN ACCIDENT

Au Bourget, hier matin, à 10 h. 30, au cours d'un vol groupé, un pilote, le sergent Robert, du groupe de chasse du 34^e régiment d'aviation, commandé par le capitaine Pursard, a été pris d'étourdissement et a effectué un virage au ras du sol.

L'avion a touché les arbres en bordure de la route de Paris à Gonesse, sur le territoire de la commune de Vand'Herland, et a capoté.

Quand, des débris de l'appareil, on parvint à retirer le sergent Robert, il avait cessé de vivre.

ACCIDENT D'AUTOMOBILE

Blois, 15 mai. — Hier, sur la route de Breteuil à Moisy (Loir-et-Cher), une automobile conduite par M. Gondouin, propriétaire, a capoté par suite de l'éclatement d'un pneu. Mme Gondouin, âgée de 23 ans, projetée hors de la voiture, a été tuée sur le coup. Son bébé, qu'elle tenait dans ses bras, n'a eu aucun mal, pas plus que son mari.

UN VAPEUR NOUVEAU ECHOUE PRES DE BREST

Brest, 15 mai. — La Préfecture maritime vient d'être avisée que le grand vapeur norvégien « Trane », qui traversait le Ras de Sem, s'est échoué sur un récif, à 500 mètres de la Roche de la Vieille.

Une déchirure s'étant produite dans la

coque et le bâtiment menaçant de couler, l'équipage a pris place dans les baleinières de sauvetage.

Le temps étant très beau, on espère pouvoir renflouer le bâtiment. Le remorqueur « Puissant » du port de Brest, a appareillé pour porter secours au « Trane ».

L'ODYSSÉE D'UN DESERTEUR

Lorient, 15 mai. — Le Conseil de guerre maritime de Lorient a eu à connaître ce matin de la curieuse odyssée d'un marin du transport de l'Etat « Dordogne ». Déserteur en 1919 à Port-Arthur, ce marin demeura quatre ans à la Louisiane et à la Nouvelle-Orléans où il fut jardinier dans des vers couverts, puis novice chez les jésuites de Grand-Coteau (Louisiane).

Sur les observations de son père, un ouvrier de Saint-Ouen, il se soumit enfin au Consul de France de la Nouvelle-Orléans en 1923.

Après plaidoirie de M. Cohen, le Conseil de guerre l'a condamné à trois ans de prison avec sursis.

VIOLENT ORAGE

DANS LA REGION DE BEAUVAIS

Beauvais, 15 mai. — La région de Beauvais a été sérieusement éprouvée la nuit dernière et dans la soirée d'hier par de violents orages. Outre la pluie, des grêlons d'une grosseur extraordinaire ont causé de graves dégâts aux récoltes et dans les jardins, où les arbres fruitiers ont beaucoup souffert.

A Fonquenier, la rivière sortie de son lit a inondé la campagne.

A Crèvecœur-Grand, la grêle a brisé presque toutes les vitres d'une usine.

Des dégâts importants ont été constatés au nord de Beauvais, à Grillon, Saint-Omer-on-Chaussée, Juvignies, Grandvillers, Blicourt, Pisseleu, Rosy-Condé.

UNE COLLISION

DE TRAINS DE MARCHANDISES

Trois blessés

Mont-de-Marsan, 15 mai. — Le train de marchandises 2266, venant de Tarbes, est entré en collision, à Bordères, avec un train de travaux chargé de cailloux. Le choc fut formidable. Quinze wagons s'écrasèrent les uns contre les autres et formèrent un amoncellement qui interrompit la circulation des trains. Le service dut être assuré par transbordement.

Trois personnes, parmi lesquelles les mécaniciens des deux trains, ont été blessées et transportées à l'hôpital de Mont-de-Marsan.

UNE FORET EN FEU

Mont-de-Marsan, 15 mai. — Un incendie s'est déclaré dans la forêt communale de Luglon. Alimenté par un sous-bois impenétrable, le feu prit rapidement d'incroyantes proportions. Après quatre heures d'efforts, il put être circonscrit. Les dégâts sont importants.

L'EXPLOSION

DU CAMP DE LA COURTINE

Aboussou, 15 mai. — L'explosion provoquée au camp de la Courtine a eu lieu à 19 h. Les 10.000 kg. de dynamite furent reliés à un poste électrique qui, à l'heure prévue, provoqua un court-circuit. Une explosion blanche avait été faite dans l'après-midi, pour le réglage de ce court-circuit.

M. Maurain, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, directeur de l'Institut de Physique du Globe, et Weil, directeur du service des poudres, ainsi que M. le professeur Charles Richet étaient présents. On sait que cette expérience a été faite en vue de l'étude de la propagation des sons.

FERME INCENDIÉE

Beauvais, 15 mai. — Une partie de la ferme de M. Alphonse Demanceaux, à Plessis-Brion, a été détruite par un incendie. Du matériel agricole et des récoltes estimées 20.000 francs ont été anéantis, ainsi qu'un bâtiment d'une longueur de 20 mètres qui les abritait.

Les causes du sinistre sont inconnues.

PAGES ROUGES

par P. Vigné d'Octon

SOMMAIRE GENERAL. — L'Enfer des Cuirassés. — Les drames de la Mer Noire : les victimes inconnues. — La guerre et sa loi d'airain : les atrocités. — Le brigandage syrien. — La pensée libre devant la conspiration du silence.

En vente à la « Librairie Sociale »

Prix, 5 fr. 50 ; franco recommandé, 6 fr. 50

En lisant les autres...

Est-ce le commencement de la sagesse ?

Léon Daudet qui n'est plus député de Paris, se trouve tout basourdi de son insuccès parlementaire. Il en perd toute sa colère. Il remise sa vieille haine au magasin des accessoires et, sur un ton misérabiliste, écrit dans l'Action française :

Je suis demeuré partisan, certes, et plus que jamais ; toutefois, mon point de vue s'est élargi, comme celui d'un homme qui a touché — dans d'autres circonstances — de la publicité, — le fond du deuil et du malheur. Je n'ai plus de colère. La colère est vaine. Mais j'ai pitié de mon pays, des mères qui ont, comme ma femme, des jeunes enfants, que quelle le Moloch prussien, joint à la furie des luttes civiles. Je dirai même que j'ai pitié des vainqueurs, — à la Pyrrhus, — du onze mai. Ah les malheureux !

Oh ! Oh ! que voici un ton de circonstance ! Nous ne reconnaissons plus l'impitoyable Daudet d'antan. Le cochon est triste. Il a même envie de mourir. Ecoutez-le :

Quand Dieu voudra, je donnerai ma grande démission, — avec un « ouf » de soulagement, certes, après tant d'efforts, — et c'est tout.

Mais Léon Daudet ne croit pas plus en Dieu que vous et moi. Et il fera retarder, le plus tard possible, cette volonté divine — car il tient à sa vie bien plus qu'à celle des autres.

Les socialistes et le pouvoir

Le « révolutionnaire » L.-O. Frossard, l'homme qui quitta le Parti communiste sous prétexte de ne pas se soumettre à la tyrannie d'un gouvernement, le directeur de l'Égalité qui prétendit être le rempart du syndicalisme le plus purement lutte de classes, écrit dans Paris-Soir et envisage d'un œil bienveillant la collaboration ministérielle de ses amis socialistes élus à la dernière Chambre.

Pour que le Parti socialiste accepte de prendre, avec les radicaux, des responsabilités de gouvernement, il n'a pas besoin de reviser sa doctrine. S'il estime qu'il se trouve dans les « circonstances exceptionnelles » prévues par cette résolution, il a le droit, sans trahir sa doctrine, de se prononcer en faveur de la collaboration ministérielle. On voudra bien remarquer qu'il l'a fait déjà pendant la guerre. Les adversaires du Cartel des Gauches se trompent donc lorsqu'ils prétendent que, lié par la décision fameuse d'Amsterdam, le Parti socialiste est obligé de reviser ses principes s'il veut déléguer au pouvoir quelques-uns de ses élus.

Léon Blum reste d'ailleurs hostile à la collaboration ministérielle.

Mais il se déclare prêt à appuyer « toute œuvre de redressement et de démocratie sincère » et estime que l'appui qu'il est disposé à fournir « à tout gouvernement résolu à entreprendre cette œuvre » sera « plus sûr, plus continu, plus efficace du dehors que du dedans ». Le point de vue de Léon Blum semble devoir recueillir l'adhésion de la grosse majorité du Parti socialiste. Il est celui des importantes fédérations du Nord, de la Haute-Vienne, de la Seine. Le Congrès extraordinaire du 1er juin lui donnera sans doute la sanction de son vote.

Dans ce cas, la nouvelle législature ne serait pas comme le prétendent les vaincus de dimanche, vouée à l'immobilité et à la stérilité. La situation créée par le refus des socialistes de rejoindre le Cartel des Gauches, la situation de 1902, lorsque M. Combes remplaça M. Waldeck-Rousseau, n'offrirait point de portefeuilles aux socialistes. Pendant trois ans, néanmoins, Jaurès et son groupe lui donnèrent l'aide la plus constante et la plus loyale. D'une majorité que les défections réduisaient de mois en mois, les socialistes, à aucun moment, ne se séparèrent. C'est grâce à leur concours actif et désintéressé que M. Combes put accomplir sa rude besogne de défense laïque et sociale. Il est bon de le rappeler aujourd'hui.

Et dire qu'il y a encore de bons bougres pour prendre au sérieux des fumistes de l'acadit de Frossard !

Le pacifisme en Angleterre

Dans l'Éclair, Paul Dottin décrit les progrès extraordinaires du pacifisme en Angleterre.

Non conformistes et clergymen de la Basse-Eglise communient dans le même pacifisme à outrance. Dans leurs rangs se sont trouvés pendant la guerre les « objecteurs de conscience » qui refusèrent de se battre ou de participer à l'action. Depuis la signature de la paix et les catastrophes intérieures qui ont si profondément modifié la face de l'Angleterre, ces pacifistes résolus ont triomphé et prouvé à la masse du peuple l'infirmité de la guerre. Les ministres dissidents ont, du haut de leur chaire, condamné, au nom du Christ, le nationalisme et l'esprit de domination. Malgré les avertissements et les me-

naces du gouvernement, ils ont soutenu dans ses revendications l'Irlande révoltée. Brandissant leur Bible, ils ont stigmatisé toute conquête et appelé la main d'acier divine sur la tête de ceux qui ne cherchaient pas la pacification immédiate de l'Europe agitée.

Quelles sont les qualités de ces apôtres farouches ? Tout d'abord des ouvriers aisés ; ensuite les petits boutiquiers et une notable fraction des employés de magasin, enfin un petit nombre d'intellectuels et de membres de la haute noblesse. Avant la guerre, tous ces gens étaient de zélés « supporters » du parti libéral. Mais la politique de M. Lloyd George pendant les hostilités, la formation de la coalition qui jetait le trouble dans la vie politique, et l'attitude trop opportuniste de certains chefs leur ont profondément fait juger leur parti insuffisamment pacifiste, ils ont jugé qu'il était de leur devoir de bons chrétiens de se joindre aux travaillistes, qui, eux au moins observaient à cet égard une ligne de conduite nettement définie.

Qu'on ne s'y trompe pas, le peuple anglais, dans sa majorité, suit les apôtres de la paix. Depuis la guerre et les maux qu'elle ont suivis, il a pris une horreur presque comique de l'uniforme militaire. Il voit rouge (c'est le cas de le dire) devant les grenadiers de la garde. Si les soldats envoyés dans la Ruhr étaient en tenue civile, il ne s'alarmerait pas autant, et ne dénoncerait pas si violemment la politique de conquête de ses anciens alliés.

Le pacifisme n'est pas, bien entendu, du goût du rédacteur de l'Éclair. Il serait du nôtre s'il se manifestait avec plus de violence transformatrice, s'il était animé d'un esprit plus révolutionnaire. Quand le prolétariat anglais sera-t-il guéri, lui aussi, de son illusion parlementaire ?

Les grandes randonnées

LE TOUR DU MONDE

DES AVIATEURS AMÉRICAINS

New-York, 15 mai. — Suivant un message de Cordova, les aviateurs américains, qui tentent actuellement une randonnée autour du monde, ont dû retarder leur départ pour les îles Kuriles, en raison des conditions atmosphériques défavorables.

AU POLE NORD EN HYDRATIONS

Rome, 15 mai. — Le départ de l'expédition Amundsen, les aviateurs américains, qui tentent d'atteindre le pôle Nord en hydravions, avait été fixé à aujourd'hui, les hardis pilotes devant prendre leur vol à Pise.

Au dernier moment, ce départ a été ajourné et renvoyé à la première semaine de juin.

LEURS DIVIDENDES

IL TOMBE D'UN ECHAFAUDAGE

Paris, 15 mai. — L'ouvrier Fournier, 17 ans, couvreur, demeurant au Drancy, est tombé d'un échafaudage au 12^e étage du 12 de la place Saint-Sulpice. Il a été tué sur le coup.

TAMPONNE PAR UN TRAIN

Paris, 15 mai. — Georges Lestrat, 27 ans, terrassier, 47, rue Gutenberg, a été tamponné par un rapide au moment où il traversait les voies.

DERNIERE HEURE

A Perpignan

les communistes essaient de troubler la conférence Germaine Berton-Chazoff

Perpignan, 15 mai. — Nos camarades Germaine Berton et Chazoff ont donné une conférence dans la salle des Tanneries, devant une très nombreuse assistance.

La conférence s'était déroulée dans le calme, mais, vers la fin, les communistes tentèrent de saboter la réunion et une collision se produisit entre les apprentis dictateurs et les camarades anarchistes qui se trouvaient dans la salle.

Toutefois, les agences ne signalent aucun blessé.

Nous reconnaissons bien là les méthodes des gens de Moscou !

Camarades,

Si vous voulez que le quotidien vive, hâtez-vous. Il ne vous reste que quatre jours pour envoyer votre thune.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 16 MAI 1924. — N° 37.

FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

CHAPITRE XVII

« Ne comprenez-vous pas que ce n'est pas ma sympathie pour vous, quelque profonde qu'elle puisse être, qui m'a poussé à vous parler ainsi, à vous donner le droit de me soupçonner de ce qui me répugne le plus au monde, d'indiscrétion et d'impertinence ?

« Ne voyez-vous pas qu'il s'agit d'un tout autre genre, que vous avez devant vous un homme brisé, détruit, irrémédiablement anéanti, par le même sentiment dont il cherche à vous préserver et... par la même femme !

Litvinof fit un pas en arrière.

— Est-ce possible ? Qu'avez-vous dit ? Vous... vous... Sozonthe Ivanovitch ? Mais madame Belsky ? et cet enfant...

— Ah ! ne m'interrogez pas... C'est une sombre, une effrayante histoire, que je n'entreprendrai pas de vous raconter. Je n'ai presque pas connu madame Belsky, cet enfant n'est pas à moi ; j'ai tout pris sur moi, parce qu'elle l'a voulu, parce que cela lui était nécessaire. Serai-je sans elle dans votre insupportable Bado ? Enfin, avez-vous pu croire, avez-vous pu un moment vous figurer que ce n'est que par sympathie pour vous que je me suis décidé

à vous avertir ? Je plains cette bonne, cette jolie jeune fille, votre fiancée. A tout prendre, que me fait à moi votre avenir ? mais je crains pour elle... j'ai peur pour elle.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur Potoughine, dit Litvinof, mais comme, d'après vos propres paroles, nous nous trouvons dans une position identique, pourquoi ne vous appliquez-vous pas à vous-même vos beaux préceptes, et ne devez-je pas attribuer vos alarmes à un autre sentiment ?

— C'est-à-dire à la jalousie, voulez-vous dire ? Ah ! jeune homme, jeune homme, vous devriez avoir honte de finir, vous devriez avoir honte de ne pas comprendre l'amère douleur qui parle maintenant par ma bouche. Non, nous ne sommes pas dans une position identique ! Moi, un vieil original, ridicule, inoffensif... et vous ! Mais qu'y a-t-il à discuter ? Vous ne consentirez pas à prendre pour une seconde le rôle que je joue et que je joue avec reconnaissance ! De la jalousie ? Celui qui n'a pas une ombre d'espoir n'est pas jaloux, et ce n'est pas à présent que je commencerais à éprouver ce sentiment. J'ai uniquement peur... peur pour elle, comprenez cela. Et puis, j'ai m'attendre, lorsqu'elle m'a envoyé vous chercher, que le sentiment de

ce qu'elle a nommé sa faute l'entraînerait si loin ?

— Mais permettez, Sozonthe Ivanovitch, vous semblez savoir...

— Je ne sais rien et je sais tout. Je sais, ajouta-t-il en se détournant, je sais où elle a été hier. On ne peut lui l'arrêter ; c'est une pierre qui roule jusqu'au fond. J'aurais été tout aussi insensé, si je m'étais imaginé que mes paroles pussent vous révéler... vous avez une telle femme... Mais finissons-en. Je n'ai pas pu me maîtriser, voilà tout mon excuse.

« Puis, comment savoir et pourquoi ne pas essayer ? Peut-être réfléchiriez-vous, peut-être une de mes paroles tombera-t-elle sur votre âme, et vous ne voudrez pas la perdre, ainsi que cet être si innocent, si aimable...

« Ah ! ne vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'ai-je besoin d'avoir peur et de faire des cérémonies ? Ce n'est ni la jalousie ni le dépit qui parlent maintenant en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier...

« Du reste, adieu. Soyez sans inquiétude, tout cela demeurera entre nous. Je vous ai voulu du bien.

Potoughine s'élança dans l'allée et disparut bientôt dans l'obscurité croissante.

Litvinof ne chercha pas à le retenir.

— Mon histoire est effrayante et obscure, avait dit Potoughine à Litvinof.

Et il s'était refusé à la raconter. Disons-en deux mots.

Huit ans auparavant, son service l'avait attaché temporairement à la personne du comte Reichenbach.

C'était l'épouse Potoughine lui apportait des papiers à sa campagne et y passait des journées entières.

Irène demeurait alors chez le comte. Elle n'était pas hautaine pour les inférieurs ; plus d'une fois la comtesse lui avait reproché sa familiarité inconvenante et moscovite.

Irène devina promptement l'homme d'esprit dans ce modeste employé, emprisonné dans un frac boutonné jusqu'au menton. Souvent et volontiers elle causait avec lui, et lui s'éprit d'elle passionnément, profondément, mystérieusement. Mystérieusement ! il se l'imaginait.

L'épouse, le comte n'eut plus besoin d'auxiliaire. Potoughine perdit de vue Irène, mais il ne put l'oublier.

Trois ans après, une dame qu'il connaissait très peu l'engagea à venir la trouver. Cette dame, après mille circonlocutions et après lui avoir fait jurer qu'il garderait le plus profond secret sur ce qu'elle allait lui révéler, lui proposa d'épouser une personne d'une situation élevée pour laquelle le mariage était devenu une nécessité.

Elle n'osa presque pas faire allusion au principal personnage de l'histoire, mais promit à Potoughine de l'argent, beaucoup d'argent.

Potoughine ne s'offensa point — la surprise étouffa sa colère, — mais, naturellement, il refusa tout net.

La négociatrice lui remit alors un billet d'Irène.

« Vous êtes un homme loyal et bon, écrivait-elle, je sais que vous ferez tout pour moi ; je vous demande ce sacrifice. Vous sauvez un être qui m'est cher. En le sauvant, vous me sauvez également. Ne m'interrogez pas là-dessus. Il n'y a personne à qui je me serais décidée à faire pareille demande, mais à vous je vous

tends la main et vous dis : faites cela pour moi.

Potoughine réfléchit et déclara qu'en effet il était capable de faire beaucoup pour Irène Pavlovna, mais qu'il aimerait à l'entendre exprimer son désir elle-même.

L'entrevue eut lieu le même soir ; elle ne se prolongea pas longtemps et ne fut connue que de cette dame.

Irène ne demeurait plus déjà chez le comte Reichenbach.

— Pourquoi vous êtes-vous souvenue de moi ? lui demanda Potoughine.

Elle commença à s'étendre sur ses solides qualités, puis s'interrompit brusquement.

— Non, dit-elle, je ne saurais vous cacher la vérité. Je savais, je sais que vous m'aimez, voilà pourquoi je me suis décidée.

Alors il lui raconta tout. Elise Belsky était orpheline ; ses parents l'abandonnaient et comptaient sur son héritage... elle allait être perdue. Potoughine regarda longtemps en silence Irène et consentit. Elle fondit en larmes et se jeta à son cou. Et lui pleura... mais ces larmes étaient différentes. Tout s'appretait pour l'union secrète, une main puissante avait écarté tous les obstacles, lorsqu'une maladie se déclara : une fille vint au monde, la mère s'empoisonna. Que faire de l'enfant ? Potoughine la prit sous sa tutelle des mains d'Irène.

Effrayante, terrible histoire ! mais pas sons, lecteur, passions.

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les gèves

Dans le Cousu-Main. — L'on continue à enregistrer de jour en jour de nouvelles signatures.

Nous portons à la connaissance des camarades que les maisons Tétréau, Denise Albertin, Tem, Pagliano Ackermann ont signé le tarif et que les camarades peuvent s'y présenter comme par le passé.

Au contraire, les maisons suivantes sont à l'index pour refus de signer. Les camarades ne doivent donc pas y chercher du travail : Maisons Kresse, Raissac, Hirlam et Bellemme, rue Saint-Georges.

Les camarades du Comité de grève sont convoqués pour ce soir à 20 h. 30, Bourse du travail.

Dans le Bronze de Paris. — Il a été réconfortant de voir à la dernière assemblée la corporation tout entière repousser les propositions faites par l'intermédiaire de l'Amicale des contremaîtres. Maintenant que nos camarades ont compris le danger de telles propositions, il va falloir doubler les efforts de propagande et surtout de solidarité.

Cela malgré la pression éhontée de nos fabricants de cuivre (et non d'œuvres d'art comme ils se qualifient). Nous avons le plaisir de dire à la corporation que nos grévistes ont touché une allocation plus élevée que celle d'ordinaire. C'est une bonne réponse aux écoeuvantes pressions patronales ; aussi soyons prêts à répondre aux insolences de nos exploités.

P. S. — Nous signalons que les nommés Sales Bidalat et Boulers n'ont pas accompli leur devoir de solidarité après avoir été largement soutenu par leurs camarades ; que les ouvriers du bronze se le rappellent.

Dans la Sellerie parisienne. (En attendant le lock-out ?) La grève de la maison Létrange se poursuit avec calme mais avec énergie et volonté. Et malgré que les travailleurs de cette maison soient dans leur 3^e semaine de grève aucune défaillance ne fait jour, car tous ont compris que l'équivoque lancée par le patronat n'avait qu'un but : promettre beaucoup sans aucune garantie puis ensuite retirer les avantages qu'il aurait accordés en passant.

C'est donc avec sérénité que tous attendent ce fameux lock-out patronal qui depuis le début de notre action fut suspendu sur nos têtes, et qui pourrait bien amener un renforcement de l'action ouvrière.

En tout cas, comme c'est ce matin que les ateliers doivent être fermés et le personnel réglé, nous rappelons à tous les ouvriers et ouvrières que ce matin seront lock-outés de ne pas oublier de venir à la Bourse du travail pour assister à la réunion qui aura lieu à 10 heures du matin afin d'envisager ensemble la mise en application des décisions prises antérieurement.

Qu'aux représailles patronales les travailleurs de la corporation non touchés par le lock-out et travaillant dans les autres spécialités répondent en accentuant la solidarité et les tentatives de la chambre syndicale des fabricants d'articles de chasse seront vaincus et pourront tout à leur aise méditer dans l'avenir sur la valeur du lock-out et de la bonne entente patronale.

M. ROUX

Lyon à l'interdit

La ville de Lyon est de nouveau à l'interdit pour les compagnons charpentiers.

Tous les travailleurs de cette corporation sont formellement engagés à ne pas se diriger sur cette place.

Que les travailleurs syndiqués, compagnons, se le disent.

Le C. I. d'Asnières propose l'Unité syndicale

Le C. I. d'Asnières donnant suite à son projet d'unité sur la base des C. I. a envoyé à l'adresse des unions départementales suivantes : Union Unitaire, Union Confédérée, Union Autonome, U. S. T. I. C. A., la circulaire suivante :

« La Comité Inter-syndical d'Asnières reconnaissant la nécessité absolue de la réalisation de l'Unité Syndicale sur la base de l'activité matérielle des C. I., tant au point de l'action à mener contre le patronat local, qu'à celle concernant son rôle social, a désigné une commission composée de camarades appartenant respectivement à la C. G. T., la C. G. T. U., et l'U. S. T. I. C. A. Cette commission a chargé de rechercher les bases sur lesquelles les diverses organisations syndicales pourraient coopérer utilement dans le sens indiqué ci-dessus.

« En conséquence, nous vous invitons à vous faire représenter à une réunion de commission qui aura lieu le Samedi 24 Mai, à 20 h. 30, 11, rue Jean-Jaurès, à Asnières.

« Nous espérons que notre appel ne sera pas vain, et que nos syndicats sortiront fortifiés de cette initiative.

« La Commission :

« C. G. T. U. : Polcot, Hubert.
« C. G. T. : Edouard Robert, Herman.
« U. S. T. I. C. A. : Chausse, Bernald. »

Grand Fiesta Teatral

FRANCO-ESPAÑOLA

organizada por el Sindicato Unico de la Construcción del Sena a beneficio de los compañeros presos y perseguidos.

El Sábado 17 de Mayo de 1924

a las 8 y 1/2 de la noche

en la Grand Sala de la Union de Sindicatos 33, rue de la Grange-aux-Belles

Con el concurso de los grupos españoles Pro-Solidaridad y Coral Cultura y de los cantores de la Musa Roja y Musa del XIII.

Medios de comunicación : Métro : Combat y Lancy y todos los tranvías afines a la Plaza de la República.

L'unité et la F.P.U.

Les militants de la minorité syndicaliste des P. T. T. sont vraiment comblés. Dans le dernier numéro de la Vie Ouvrière, c'est d'abord notre Picrochole confédéral qui remâche contre eux ses insultes stupides. Mais faut-il nous arrêter aux divagations de ce maniaque de l'insulte et de la calomnie ? Contentons-nous d'enregistrer que l'action que nous avons entreprise pour développer l'esprit de la Charte d'Amiens, pour démontrer que la condition première de l'unité c'est l'indépendance du syndicalisme, a trouvé immédiatement des échos.

La minorité a là une base solide que les partisans de la subordination s'efforcent déjà de saper. Ils n'y parviendront pas si les syndicalistes savent réagir avec vigueur. Aussi bien, ne cessons de répéter à ceux qui cherchent les voies de l'unité, qu'il est inutile de se triturer les méninges plus longtemps. Il n'y a qu'une : l'indépendance du mouvement syndical. Cette vérité évidente fera peut-être mettre en rogne l'homme à la vanité malade qui règne à la C. G. T. U. Il n'importe.

Le respect de la Charte d'Amiens comme condition et sauvegarde de l'unité ? Parfaitement, camarade secrétaire confédéral. Vous aurez beau écrire que c'est de la vieille histoire, nous n'aurons point de peine à démontrer que c'est au contraire de l'actualité. Nul doute même que nous ne soyons rapidement compris de l'ensemble des travailleurs et dans la mesure de nos moyens, nous nous attacherons à enraciner cette idée dans les masses.

Aux côtés du secrétaire confédéral, Raynaud, secrétaire de l'U. D., gonfle ses joues et souffle à perdre haleine dans son mirailon. Il crie à qui veut l'entendre que le congrès de la F. P. U. a été le Waterloo de la minorité confédérale. Waterloo dont il fut naturellement le Wellington en miniature. Cependant, il serait peut-être plus exact, en la circonstance, d'évoquer Pyrrhus que le vainqueur de Napoléon. Nous pourrions nous étendre tout au long de ces colonnes sur les pressions qui furent exercées, les manœuvres qui furent employées contre nous, les mandats violés et ceux obtenus contre des majorités à qui l'on avait eu le soin de passer la camisole de force. Nous ne récriminerons pas, notre aveugle bonne foi méritait cette leçon. D'ailleurs nous aurons à revenir sur ce sujet.

A l'issue du Congrès de la F. P. U., certains militants minoritaires hésitaient à accepter la participation à la C. E. qu'on leur offrait. La nouvelle majorité communiste faisait plutôt une sale bouillotte, car elle a besoin de nous pour accomplir le travail corporatif. Sans notre concours la vie de notre organisation eût été compromise. Nous avons accepté, car nous avons par-dessus tout le souci de cette organisation qui est un peu notre œuvre, et aussi parce que nous estimons que le triomphe des syndicalistes ne peut être que dans la plus grande prospérité de notre fédération. Nous pensions également que notre présence serait utile pour contrôler l'application de certaines décisions du Congrès.

Dix jours à peine après ce Congrès, les agissements de la nouvelle majorité viennent nous confirmer dans cette idée que sage fut notre conduite. Dans deux articles successifs (V. O. et l'Humanité), Raynaud commence le torpillage de la résolution sur l'unité qui fut adoptée par l'unanimité des congressistes, et qui reprend la proposition de dissolution de la C. G. T. U. On conçoit aisément qu'une telle motion ait causé quelque émoi dans le Landerneau confédéral, et il est probable que notre Wellington pour épingler à cravate s'y est fait donner un shampoing qui n'était pas dans une musette. C'est pourquoi nous le voyons s'émouvoir les genoux dans cette pauvre motion, et à grand renfort de rhétorique faire la pige à Escobar. Avec toute la fantaisie qui le caractérise, il se met à l'interpréter et, frappant du poing sur la table, il nous déclare tout net : On ne saurait l'interpréter autrement. Tout doux, monsieur l'exégète, en êtes-vous bien sûr ? Et pourquoi ce besoin d'écrire : « Cette interprétation, nullement fantaisiste... » Voilà un aveu inattendu. Nullement fantaisiste ? Allons donc, camarade Wellington, tu dirais ça à un cheval de bois, il te donnerait des coups de corne !

Une autre fois, nous dirons ce que nous pensons de cette résolution. Mais dès aujourd'hui, nous tenons à aviser messieurs les docteurs en écritures, qu'il faudra compter avec nous, et que la minorité syndicaliste de la F. P. U. ne restera pas passive devant leur manœuvre. Son devoir est de la signaler à toutes les sections de la Fédération qui ont manifesté si ardemment leur désir d'unité. Nous nous opposerons résolument à toute déformation de la pensée du Congrès. Notre camarade Riri Wellington pourra constater que malgré Waterloo, la minorité syndicaliste des P.T.T. est une minorité qui a du muscle.

E. FRONTY.

Dans la Voiture-Aviation

Quand je disais à Léonard, dans le Libérateur du 12 mai 1924, que bon nombre de camarades viendraient à nous, tant les anciens, écœurés de la politique, que certains de ses partisans, j'avais bien raison, car les événements déjà nous démontrent, et prochainement nous démontreront encore mieux la justification de nos arguments.

Peut-être, est-ce en se rendant compte des mensonges des orthos que tous ces camarades nous demandent des bulletins d'adhésions ! Probablement, car en vérité, il n'était pas nécessaire « puisque j'étais nommé secrétaire par sept copains » que les boudes, s'effrayant autant que ça de huit adversaires.

Nous lisons encore dans l'Humanité du 11 mai, malgré le peu de place à consacrer ce jour-là, un entrefilet de ce pauvre Bodin qui se met le doigt dans l'œil « avec connaissance de cause », mais qui en profite pour salir une fois de plus notre ami Verdier, comme si ce dernier était responsable des écrits de tous les adversaires de la politique de Bodin et des autres.

C'est précisément à cause de ces viles actions, en nous plaçant sur le terrain du syndicalisme révolutionnaire, que nous apporterons tous nos efforts de propagande,

en faisant, à nouveau, appel à tous les camarades de bon sens et vraiment syndicalistes pour venir nous soutenir dans notre action et pour la constitution de notre organisation : Syndicat de construction des moyens de transports et similaires, de façon à faire triompher le syndicalisme libérateur.

Camarades, du courage et nous vaincrons.

BOUCHER.

A la " Famille Nouvelle "

LES COMMUNISTES OFFICIELS SABOTENT LE COMMUNISME

A l'origine du conflit de la Famille Nouvelle, existe le conflit d'idées qui a toujours divisé les organisations ouvrières, syndicales et coopératives, et les partis politiques. C'est donc une question de principe qui en forme la source initiale.

Avant d'examiner les questions de fait qui constituent la matérialité du conflit, il est nécessaire de bien mettre en évidence cette question de principe afin de rendre plus compréhensibles les événements qui en découlent logiquement.

Ce qui nous a toujours divisés, au fond, ce qui nous divise encore, ce sont les conceptions différentes sur les buts et moyens révolutionnaires de la classe ouvrière, pour conquérir son émancipation et sa souveraineté économique.

Les partis politiques veulent s'emparer des pouvoirs politiques de l'Etat, les uns par les moyens pacifiques, législatifs et démocratiques, les autres par la force, insurrection, coup d'Etat, etc., et gouverner au lieu et place de la bourgeoisie pour réaliser un communisme d'Etat, comme en Russie.

Les syndicalistes veulent s'emparer des moyens de production et d'échanges, pour les mettre en valeur socialement au moyen des syndicats, unions de syndicats et fédérations, afin de rendre inutile le patronat et supprimer un jour le régime de salariat.

Les caractères révolutionnaires des deux points de vue en présence, sont diamétralement opposés, comme on le voit. Le premier est exclusivement politique, social-démocratique et gouvernemental ; le second est absolument économique, social et administratif.

De 1843 à 1870, ces conceptions divergentes Karl-Marx et Bakounine, les deux génies de la Révolution prolétarienne, et provoquèrent la scission au sein de la première Internationale.

De 1876 à 1906, nous pouvons dire jusqu'à la guerre, elles divergent la C.G.T. et le parti socialiste. Et aujourd'hui elles mettent en opposition irréductible le parti communiste, héritier des idées de Guesdes, et les syndicalistes.

La question peut se résumer ainsi : L'existence des partis et du mouvement ouvrier, appelé au mouvement syndical, étant reconnue en fait de part et d'autre, la C.G.T. et les coopératives, doivent-elles avoir des rapports avec les partis ou sectes, en l'espèce le parti communiste, oui ou non ? Les syndicalistes disent non ! le parti communiste répond, non ! C'est là que réside toute la question.

Nous faisons aujourd'hui la même expérience que le monde ouvrier fit avant 1906, où les Guesdistes divergent profondément la classe ouvrière en introduisant dans ses organisations, avec l'intransigeance doctrinale et le sectarisme politico-idéologique qui leur est particulier, les opinions politiques qu'ils professent au dehors.

Guesdes, comme le parti communiste aujourd'hui, voulait obliger la C.G.T. à s'entendre avec le parti et établir avec lui des rapports permanents ou circonstanciels. La C.G.T. s'y refusa et le Congrès d'Amiens liquida cette question définitivement, en 1906, en votant la fameuse motion qui conserve toujours en dépit des critiques et des tentatives révisionnistes, la même valeur d'actualité.

Voilà le fond de la question. C'est là qu'est la cause initiale du conflit de la Famille Nouvelle et aussi celui de la minorité syndicaliste avec les deux C.G.T. Nous défendons, vis-à-vis des partis et des sectes, la neutralité syndicale et coopérative.

Les communistes défendent contre nous, l'intervention des partis, particulièrement de leur parti, sur toutes les questions syndicales et coopératives et la main mise par le parti, sur tous les organismes ouvriers. La genèse du conflit se trouve donc ainsi bien nettement dégagée.

A la Famille Nouvelle il a atteint une acuité telle que toute l'action nationale et internationale du prolétariat se résume dans ce conflit et se trouve concentrée en lui.

La preuve en est, que dans cette coopération se trouvent en présence, face à face, les militants les plus en vue des deux fractions opposées.

Dans plusieurs assemblées de la coopérative, du cercle pour mieux préciser, les communistes, maîtres de l'administration et des Commissions, furent battus sur une question de tendance nettement déterminée. Ils refusaient l'abonnement aux journaux non communistes : Libération, Bataille syndicaliste, Egalité, etc., alors que nous revendiquons l'abonnement aux journaux d'avant-garde, sans distinction.

La Commission administrative, émanation exclusive du cercle, refusa catégoriquement d'appliquer cette décision confirmée par trois assemblées consécutives, et de démissionner. Le Conseil d'administration s'associa avec elle.

La minorité, devenue majorité, demanda alors une assemblée extraordinaire conforme aux statuts. Le Conseil refusa de convoquer cette assemblée.

G. VERDIER

JEAN MARESTAN

L'Éducation Sexuelle

Nouvelle édition revue et augmentée.

Contre les Moralités néfastes. — Physiologie et préservation sexuelles. — Pour l'Union libre. — Pour la bonne Maternité.

Prix du volume illustré 336 pages : 7 francs. Franco : 7 fr. 50.

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Dans le S. U. B.

SECTION TECHNIQUE DES CIMENTIERIS-MAÇONS D'ART ET AIDES

Camarades,

Votre Conseil d'Administration vous invite à assister nombreux à l'assemblée corporative ordinaire qui aura lieu le dimanche 18 mai 1924, à 9 heures du matin, salle Ferrer, Bourse du travail, où sera discuté l'ordre du jour suivant :

- 1^o Lecture des procès-verbaux ;
- 2^o Examen de la situation corporative, ceci par rapport à la présentation du cahier de revendications ;
- 3^o Compte rendu sur la Caisse de Solidarité ;
- 4^o Questions diverses.

Le Conseil estime qu'un large débat doit avoir lieu, situant notre Section face au patronat ; d'autre part, un examen sérieux de la dernière offensive sur les salaires doit être fait, des conclusions doivent en surgir donnant au Conseil des directives pour l'action future. Chacun se doit d'être présent, afin que les discussions qui en sortiront soient l'émanation de l'ensemble des travailleurs de nos corporations.

La lutte des classes s'amplifiant chaque jour davantage, nos sections, toujours à l'avant-garde de notre organisation syndicale, doivent en connaître, de façon que chacun soit prêt au moment opportun, ceci malgré les coupes sombres faites par le patronat.

Cimentiers, maçons d'art et aides, vous serez tous présents pour défendre vos salaires et la journée de huit heures menacée !

Le Conseil Syndical.

P.-S. — Un pointage de cartes rigoureux sera fait à l'entrée.

A la Minorité du Papier-Carton

Les camarades minoritaires du Papier-Carton sont convoqués à la réunion qui aura lieu aujourd'hui à 20 h. 30, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, Salle Rosa.

ORDRE DU JOUR

La situation de notre organisation ;
L'opportunité de la création d'un groupe d'études syndicalistes.

Plusieurs camarades nous ayant demandé de convoquer cette réunion, nous pensons que tous les minoritaires se feront un devoir d'y assister et d'amener des sympathisants.

Le Comité d'Initiative.

Communiqués syndicaux

Cheminots Paris-P.O. — Une réunion du Comité syndical élargi aura lieu le vendredi 16 mai 1924, à 20 h. 30, au siège, 127, rue du Chevaleret.

Sont convoqués tous les anciens militants du syndicat.

A l'ordre du jour figure la désignation des candidats à la C.E. de l'Union qui devront être présentés au Congrès de l'Union P.-O. du 4 juin prochain.

Le Livre syndicaliste. — Réunion du Groupe dimanche, à 10 heures, bar des Charmettes, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Les camarades sont priés de faire preuve de stoïcisme et d'être nombreux malgré le beau temps.

Ouvriers des Carrières à grés. — Dimanche, réunion de la Section, à 9 heures, 60, rue de Dantzig.

Pour les cotisations, le secrétaire sera présent à 8 heures.

Nominations d'un secrétaire ; Discussion des diverses circulaires ; Congrès de la région ; Rapport moral de la région ainsi que la nôtre.

Syndicat de Construction des Moyens de Transports et Similaires. — Le Syndicat organise pour le dimanche 18 mai, au siège, 18, rue Cambronne (15^e), une réunion de propagande où sont invités tous les adhérents et sympathisants.

La séance ouvrira à 9 heures précises.

Travailleurs de la Pierre. — Aujourd'hui, à 17 h. 30, 60, rue Charlot, réunion extraordinaire des tailleurs de pierre, bardeurs, ravaieurs.

Vu l'importance, tous doivent être présents.

Minotiers syndicaliste de la Seine. — Pas de réunion du Comité départemental aujourd'hui, 16 mai. Réunion de la Commission de travail à 21 heures, petite salle de l'Union, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

L'Organisation, le Rôle et le Fonctionnement des Comités d'usine.

Tous les camarades convoqués la dernière fois sont priés d'être présents.

DANS LE S. U. B.

SECTION DE DÉFENSE SYNDICALE. — A 20 heures 30, bureau 13.

SERRURIERS ET CONSTRUCTION METALLIQUE. — Réunion des ouvriers de la maison Borel, ce soir, à la sortie des ateliers, salle Roudier, rue Darnéfont. Délégués : Lataste et Juhel.

Les camarades militants de la Section peuvent dès maintenant passer au siège prendre des tracts en vue de la grande réunion corporative du 27 mai, chaque atelier devra charger un camarade de passer s'en munir.

FLOMBIERS-COUEURS. — Un grand meeting corporatif a lieu ce soir, à 18 heures, salle Varlin, Bourse du Travail, les compagnons et aides doivent y assister nombreux pour clamer leur volonté de lutte contre leurs exploités et pour l'abolition absolue du taylorisme, ils apporteront des méthodes pour engager l'action nécessaire à l'application des revendications, nécessitant l'application du cahier de revendications et le respect des huit heures. N'oublions pas qu'avec notre esprit de désordre nous sommes à l'arrière-ban du bâtiment parisien.

CIMENTIERS ET MAÇONS D'ART. — Les tracts en vue de l'assemblée du 18 sont à la disposition des camarades, au siège. Chacun doit apporter son effort pour que les copains soient prévenus en temps utile.

TRAVAILLEURS DE LA VOIRIE. — Le regroupement syndical aura permis aux paveurs et à leurs aides d'arracher aux gros bonnets des travaux publics une notable amélioration. L'action pour l'application totale des revendications ouvrières doit s'accroître. Le 1^{er} juin, à une assemblée générale, la corporation pourra mesurer avec satisfaction le chemin déjà parcouru. Que l'action ne se ralentisse donc pas un instant.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Jeunesse anarchiste. — Ce soir, à 20 h. 30, 49, rue de Bretagne, réunion de tous les jeunes militants. La discussion étant très sérieuse, les camarades sont invités à venir nombreux. Nous avons de très graves décisions à prendre pour la bonne marche de la J. A.

Réorganisation de la Fédération nationale des Jeunes anarchistes. Notre Position vis-à-vis des Jeunes d'avant-garde ; Notre Mouvement en général.

Venez nombreux et apportez votre point de vue qui est nécessaire et urgent.

Groupe du 13^e et 3^e Secteur. — Assemblée générale ce soir, à 20 h. 30, 163, boulevard de l'Hôpital.

Ordre du jour : Compte rendu de la campagne antiparlementaire ; Organisation de la propagande ; Questions diverses.

La présence de tous est indispensable.

Groupe de Boulogne-Billancourt. — Réunion du Groupe aujourd'hui, 85, boulevard Jean-Jaurès.

Vendredi 23, causerie par Frayssé, sur « les Anarchistes et la Femme ».

Province

Groupe d'Onnaing. — Réunion du Groupe d'Onnaing dimanche, chez Michaux Emile, sentier des Moris, Quarcoube (Nord).

Appel à tous les lecteurs du « Libérateur » et sympathisants. Présence indispensable de tous les copains du Groupe.

Groupe « Terre et Liberté » de Reims. — Les copains sont invités à assister nombreux à la réunion qui se tiendra dimanche, à 9 heures précises, local habituel, 15, boulevard de la Paix. Les Amis du « Libérateur » sont invités à y apporter leurs cent sous mensuels.

Groupe d'Education sociale de Mauberge. — Lundi 19 mai, à 19 h. 30, salle des Fêtes de Sous-le-Bois, causerie-contrôle entre camarades, sur sujets d'actualité. Pressante et cordiale invitation à tous.

Communications diverses

Club du Faubourg. — Samedi, 9, rue de la Fidélité, à 14 heures, la Comédie-Française devant l'opinion, avec Mme Blanche Bussang ; MM. Emile Mas, Alphonse Séché, Georges Ricou, etc. Et procès du livre : « Madame la Critique ». Accusé, Pierre Bonardi ; défenseur, Henri Béraud.

Pour la contradiction, secrétariat, le matin, 38, rue de Moscou (Central 34-22).

Les Fêtes du Peuple. — A 20 h. 30, à l'Egalité, 17, rue de Sambre-et-Meuse, chorale (hommes et femmes).

Langue internationale. — Tous les vendredis, à 21 heures, Bourse du Travail, salle C des Cours professionnels, cours supérieur d'ido et réunion d'Emancipation Stelo.

Pour suivre le cours gratuit par correspondance et recevoir le « Petit Manuel complet en dix leçons », envoyer 6 fr. 75 en timbres à « Emancipation Stelo, Libertaria Seclono », 37, rue Charlot, Paris (3^e).

Foyer végétarien, 40, rue Mathis. — Ce soir, à 20 h. 30, « Le Vote des femmes », par Suzanne Léon, avocate ; Yvonne Pommay, avocate ; Joy Mac Arden, artiste.

Pour Bonomini

Reçu au « Libérateur »

Consuelo, 5 fr. ; Liste 141 de Thionville 27 fr. ; S. Scoppone, Californie, 76 fr. ; Liste 236, Fédérici Alejandro, 44 fr. ; Vercellotti Morguessan, Meuse, 89 fr. ; Liste 57, Finetti Paul, 197 fr. ; Zanni Alfredo, Arras, 137 fr. ; Lina, Vierzon, 5 fr. ; Rusconi J., Berné, Liste 191, 80 fr. ; Toradolli Elena, 1 fr. ; Belluri Andrea, 4 fr. ; Girardelli Paolo, 1 fr. ; Meloso Celeste, 1 fr. ; Del Bianco Simone, 5 fr. ; Del Bianco Antonio, 2 fr. ; Bredolo Pietro, 2 fr. ; Bortuzzi Angelo, 3 fr. ; Solari Lino, 3 fr. ; Lops, 0 fr. 50 ; Cipriani, 0 fr. 50 ; Dagaro Alberto, 2 fr. ; La Squadra Olivero, 10 fr.

Reçu au Comité

Versé par Vigarsi, de Nancy, Liste 174 : Magdini Alfredo, 5 fr. ; Vigarsi Davide, 5 fr. ; Viola, 2 fr. ; Morisi Mario, 2 fr. ; A. N., 2 fr. ; Valeno Giuseppe, 2 fr. ; Idream Gastano, 2 fr. ; Un Ribelle, 5 fr. ; Idream Germano, 5 fr.

Versé par Dagaro Luigi, de Bontourzelle (Nord) : Dagaro Luigi, 8 fr. ; Dagaro Mario, 5 fr. ; Cristofoli Italo, 5 fr. ; Martin Luigi, 5 fr. ; Modena Andrea, 1 fr. ; Marchi Benvenuto, 1 fr. ; Borsadolli Elena, 2 fr. ; Cella Giovanni, 1 fr. ; Guaschi Giovanni, 1 fr. ; Belluri Andrea, 4 fr. ; Girardelli Paolo, 1 fr. ; Meloso Celeste, 1 fr. ; Del Bianco Simone, 5 fr. ; Del Bianco Antonio, 2 fr. ; Bredolo Pietro, 2 fr. ; Bortuzzi Angelo, 3 fr. ; Solari Lino, 3 fr. ; Lops, 0 fr. 50 ; Cipriani, 0 fr. 50 ; Dagaro Alberto, 2 fr. ; La Squadra Olivero, 10 fr.

Versé par « Rivindicazione » : Parietti Jean, 1 fr. ; Camillo Sarlini, 5 fr. ; Glusi Guio, 5 fr.

Versé par Tosca : Entre copains, 10 fr.

Total : 201 francs.

Total de la présente liste : 969 fr. 50 ; listes précédentes : 7.019 fr. 30 ; total à ce jour : 7.988 fr. 80 et 6 dollars.

Nota. — Déduite de cette somme un mandat de 100 francs expédié à Bonomini et 2 fr. 25 de frais divers, soit 7.988 fr. 80-102 fr. 25= 7.886 fr. 55.

PETITE CORRESPONDANCE

Erminelle Edgar. — Nous avons reçu la lettre. Nous la communiquons à l'administration.

Garnard est prié de venir samedi 17, de 14 heures à 16 heures, rue Louis-Blanc, voir le camarade Mouché.

Le Camarade de Reuilly qui m'a envoyé 10 fr. pour l'« Anarchie » de J. Grave est prié d'envoyer son nom et adresse qu'il a oubliés. — Jout.

Les Camarades camélots ou forains voulant se procurer des articles en tous genres à l'occasion des Jeux Olympiques sont priés de s'adresser à Jout, « Librairie sociale », qui leur donnera tous renseignements utiles.

Camarades susceptibles de donner des nouvelles de M. Thalheim sont priés de bien vouloir écrire à Pierre Lentente.

Roux demande aux copains du 15^e auxquels il a prêté des bouquins de les lui rapporter, car il doit quitter Paris.

Méline. — Avons reçu les 10 francs inscrits au nom de Lina. Le